



HAL
open science

La céramique du haut Moyen-Age en France méridionale

Michel Bonifay, Gabrielle Démians d'Archimbaud, Jean-Pierre Pelletier,
Claude Reynaud, Yves Rigoir, Jacqueline Rigoir, Lucien Rivet, Lucy Vallauri

► To cite this version:

Michel Bonifay, Gabrielle Démians d'Archimbaud, Jean-Pierre Pelletier, Claude Reynaud, Yves Rigoir, et al.. La céramique du haut Moyen-Age en France méridionale: éléments comparatifs et essai d'interprétation. atti del III Congresso internazionale de la Ceramica medievale nel Mediterraneo occidentale, Museo internazionale delle ceramiche, Faenza, Italie; Università di Siena, Dipartimento di archeologia e storia delle arti, Oct 1984, Siena-Faenza, Italie. pp.27-50. halshs-01381258

HAL Id: halshs-01381258

<https://shs.hal.science/halshs-01381258>

Submitted on 14 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

la ceramica medievale nel mediterraneo occidentale

SIENA
8-12 OTTOBRE 1984

FAENZA
13 OTTOBRE 1984



CONGRESSO INTERNAZIONALE
DELLA
UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI SIENA
DIPARTIMENTO DI ARCHEOLOGIA E STORIA DELLE ARTI
—
MUSEO INTERNAZIONALE DELLE CERAMICHE IN FAENZA

LA CERAMICA MEDIEVALE NEL MEDITERRANEO OCCIDENTALE

SIENA

8-12 ottobre 1984

FAENZA

13 ottobre 1984

EDIZIONI ALL'INSEGNA DEL GIGLIO
6, via della Querciola - 50141 Fireze
1986

Atti del III Congresso Internazionale
La ceramica medievale nel Mediterraneo Occidentale
organizzato dal Dipartimento di Archeologia e Storia delle Arti
dell'Università degli Studi di Siena e
dal Museo Internazionale delle Ceramiche in Faenza
a Siena (8-12 ottobre 1984) e a Faenza (13 ottobre 1984)

INDICE

<i>Nota introduttiva</i>	11
R. HODGES, H. PATTERSON: San Vincenzo al Volturno and the Origins of the Medieval Pottery Industry in Italy	13
ASSOCIATION C.A.T.H.M.A.: La céramique du Haut Moyen-âge en France méridionale: éléments comparatifs et essai d'interprétation	27
R. EL HRAIKI, D. ROBERT, M. PICON: Ateliers producteurs et commerce transsaharien à l'époque médiévale	51
J.E. MYERS S, M.J. BLACKMAN: Conical Plates of the Hispano-Moresque Tradition from Islamic Qsar es-Seghir: Petrographic and Chemical Analyses	55
M. RETUERCE, J. ZOZAYA: Variantes geográficas de la cerámica omeya andalusí: los temas decorativos .	69
J. NAVARRO PALAZON: Murcia como centro productor de loza dorada	129
M. PICON, J. NAVARRO PALAZON: La loza dorada de la Province de Murcie: étude en laboratoire .	144
M.M. URTEAGA ARTIGAS: Metodología del estudio sobre cerámica medieval de la Comarca vallisoletana de Tierra de Campos	147
P. LOPEZ ELUM: Origen y evolución de dos grandes centros cerámicos: Manises y Paterna	163
J.V. LERMA, J. MARTÍ, J. PASCUAL, M.P. SOLER, F. ESCRIBÀ, M. MESQUIDA: Sistematización de la loza gótico-mudéjar de Paterna/Manises	183
A. BAZZANA: Typologie et fonction du mobilier céramique d'une alquería musulmane à Valence aux XI ^e et XII ^e siècles: Santa Fe de Oliva	205
M. RIU: Estat actual de les recerques sobre les ceràmiques grises i la terrissa popular de la Catalunya medieval	219
P. BERTRAN ROIGÉ: La cerámica decorada del gòtic a Catalunya	227
J. THIRIOT: La production de la cerámica commune grise du haut moyen âge en Uzège et Bas-Rhône: état de la question	235
D. DUFOURNIER, A-M. FLAMBARD, G. NOYÉ: A propos de cerámica «RMR»: problèmes de définition et de classement, problèmes de répartition	251
J.M. MARTIN: Annexe. Plomb et étain en Italie méridionale au moyen-âge	277
H. AMOURIC, M. CHEMORIN, G. DEMIANS, D'ARCHIMBAUD, M. PICON: Une enquête sur les centres de production céramique dans les régions rhodaniennes: approches globales, localisations et structures	279
G.P. BROGIOLO, S. GELICHI: La ceramica grezza medievale nella pianura padana	293
H. BLAKE: The medieval incised slipped pottery of north-west Italy	317
S. GELICHI: La ceramica ingubbiata medievale nell'Italia nord-orientale	353
S. NEPOTI: La maiolica arcaica nella Valle Padana	409
R. CASADIO: Gli scarti di fornace di maiolica arcaica da Piazza dei Caduti a Ravenna	419
G.C. BOJANI, G.W. CARRIVEAU, A. KRAJEWSKI, A. RAVAGLIOLI: Caratterizzazioni chimico-fisiche di campioni di maiolica principalmente d'area tosco-romagnola medioevale e post-medievale	425
D. CABONA, A. GARDINI, O. PIZZOLO: Nuovi dati sulla circolazione delle ceramiche mediterranee dallo scavo di palazzo Ducale a Genova (secc. XII-XIV)	453
G. BERTI, L. CAPPELLI, R. FRANCOVICH: La maiolica arcaica in Toscana	483

D. MANACORDA, L. PAROLI, A. MOLINARI, M. RICCI, D. ROMEI, La ceramica medioevale di Roma nella stratigrafia della Crypta Balbi	511
P. ARTHUR: Appunti sulla circolazione della ceramica medievale a Napoli	545
D. WILLIAMS: Analisi petrologica di alcuni campioni di ceramica da Napoli	554
P. PEDUTO: Modalità e tipologia del quotidiano dallo studio della ceramica campana nell'alto Medioevo	555
D. WHITEHOUSE: Apulia	573
F. D'ANGELO: Scarti di produzione di ceramiche siciliane dell'XI secolo	587
O. MAZZUCATO: L'utilizzo degli scarti di una boccaleria medioevale romana (relazione preliminare) ..	595
B. D'AMBROSIO, T. MANNONI, S. SFRECOLA: Stato delle ricerche mineralogiche sulle ceramiche mediterranee	601
R. P. GAYRAUD: Importations de céramiques occidentales dans l'Empire des Mamelouks (résumé) .	611

La céramique du Haut Moyen âge en France méridionale: Elements comparatifs et essai d'interprétation (*)

Association C.A.T.H.M.A.

Resumé. Regroupés au sein de l'association C.A.T.H.M.A., des chercheurs travaillant sur la céramique du Moyen Age et de l'Antiquité Tardive, présentent dans cette communication le matériel utilisé en France du Sud du Ve au Xe siècle. L'étude a porté essentiellement sur les sigillées claires africaines, les sigillées claire B/Luisante, les céramiques estampées grises (DS.P) et les céramiques communes régionales. A partir de données stratigraphiques précises sur des sites ruraux et urbains bien représentatifs le matériel choisi (plus de 14.000 tessons) a subi un traitement statistique. Cette étude a permis de définir des variantes régionales opposant un faciès languedocien au faciès provençal. Les comparaisons entre les sites soulignent une forte représentativité aux Ve-VIIe s. ap. JC. des sigillées africaines en particulier sur les sites littoraux, le maintien aux Ve-VIe s. des sigillées luisantes en languedoc, le développement rapide à cette époque des DS.P. et la progression du Ve au VIIe siècle des communes grises utilisant de plus en plus les argiles réfractaires. Pour la céramique commune grise, des indices d'évolution au cours de l'époque carolingienne ont été examinés en liaison avec les données qui s'affirment au début du XIe siècle.

A partir des recherches conduites depuis plusieurs années, d'une part sur la céramique médiévale du Midi méditerranéen français et des régions environnantes, d'autre part sur la céramique de l'Antiquité tardive, les chercheurs regroupés au sein de l'association C.A.T.H.M.A. (Céramiques Antiquité Tardive – Haut Moyen Age) créée récemment à Aix-en-Provence se proposent d'intensifier les études sur le matériel de terre cuite utilisé en France du Sud du Ve au Xe siècle. La problématique de travail est claire. Tenter de saisir les grandes phases de l'évolution qui se produit au cours de ce demillénaire dans le matériel en usage et, plus encore sans doute, dans les structures de production et de commercialisation: c'est, au-delà de la seule recherche typologique et chronologique, introduire à une meilleure appréciation des sites eux-mêmes, d'habitat ou d'artisanat, et donc de l'évolution historique que leur mise en place sous-tend. Mais l'étude est difficile, très inégalement abordée et compliquée encore en ces régions assez diverses par les ruptures qui apparaissent de part et d'autre du Rhône, comme à l'époque carolingienne où existent des carences stratigraphiques notables.

Aussi est-il apparu utile d'établir une méthodologie de travail – et de réflexion – commune comme de multiplier les études comparatives. Recherche longue et encore à pei-

ne abordée. La communication présentée ici doit donc être considérée en bien des cas comme tout-à-fait préliminaire; il s'agit plus d'un état des données actuelles et des questions qu'elles soulèvent que d'une synthèse certes encore prématurée.

I. Sites et méthodes

1.1. SITES

Les recherches furent entreprises de façon spatialement assez large puisqu'étendues aussi bien en Provence qu'en Languedoc et dans l'ensemble de la vallée rhodanienne jusqu'à Lyon (une liaison avec Genève étant souhaitée et en voie d'établissement) (fig. 1). Ceci fut favorisé par la multiplication des chantiers, notamment urbains (fouilles d'urgence), et par l'intérêt de plus en plus grand porté à l'évolution sur la longue durée des structures rurales saisies dans leurs diverses composantes: sites-refuges, souvent de hauteur; habitats de plaine; lieux de culte utilisés encore au Moyen-Age et dont l'origine remonte souvent à l'Antiquité tardive. Un effort conjoint des médiévistes et des antiquisants put ainsi s'exercer: il permet en bien des cas, grâce à l'amélioration générale des données stratigraphiques, une approche précise du matériel céramique souvent trouvé en association avec des séries importantes de monnaies, elles-mêmes de mieux en mieux connues. Le recensement des points d'étude accessibles, pour la première période, fait ainsi apparaître de nombreux sites:

. *urbains* comme Narbonne, Nîmes, Arles, Marseille (La Bourse, près du port, et Saint-Victor *extra-muros*), Aix-en-Provence Apt, Olbia près d'Hyères, Fréjus si proche à bien

* Ont collaboré à la rédaction de ce texte: Michel BONIFAY, Direction Régionale des Antiquités Historiques de Provence-Alpes-Côte d'Azur; Gabrielle DEMIANS d'ARCHIMBAUD Professeur à l'Université de Provence, U.R.A. 6; Jean-Pierre PELLETIER, CNRS, G.I.S d'Aix-en-Provence; Maurice PICON, CNRS, directeur de l'U.R.A. 3; Claude RAYNAUD, Docteur de 3^e cycle, Montpellier; Yves et Jacqueline RIGOUR, CNRS, U.R.A. 6; Lucien RIVET, CNRS, Centre Camille Jullian, Aix-en-Provence; Lucie VALLAURI, CNRS, U.R.A. 6.

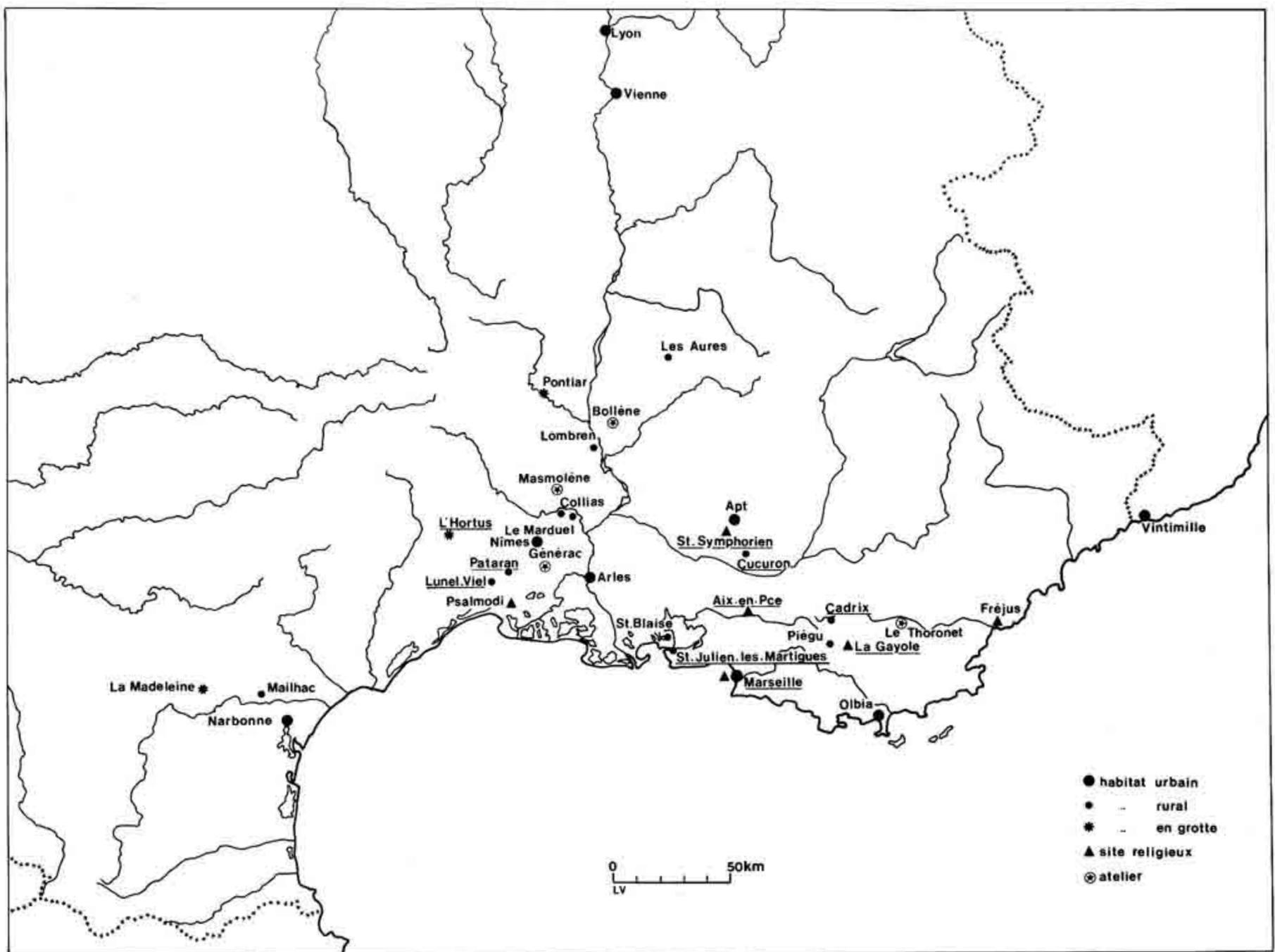


FIG. 1 – Carte des sites étudiés (sont soulignés les lieux étudiés plus particulièrement ici) (L. VALLAURI).

des égards de Vintimille, Lyon et Vienne enfin, les grandes cités de l'intérieur;

• *ruraux* comme Mailhac, Lunel-Viel, Pataran, Le Marduel, Générac, Psalmodi aux confins de la Camargue, ou en Provence les *villae* de Saint-Julien-les-Martigues et de La Gayole. Il s'y ajoute des *oppida* de hauteur alors réoccupés, d'importance aussi variable que Saint-Blaise au caractère presque proto-urbain ou le petit site de Piégu près de Rougiers, et plus au nord la Roche-Saint-Secret au Rocher des Aures (Drôme) et Lombren (Gard). L'on ne saurait oublier enfin les structures en grotte, telles la Madeleine (Aude), l'Hortus (Hérault) ou le Pontiar à Vallon-Pont-d'Arc (Ardèche).

Une telle diversité, régionale et surtout typologique, appelle cependant quelques remarques et nécessite beaucoup de prudence dans l'interprétation des données. L'environnement, la fonction même du site, sa durée relative peuvent en particulier intervenir de façon contradictoire et modifier en apparence les résultats.

a) le poids des *impératifs géographiques* est trop évident pour qu'il soit nécessaire d'y insister longuement. Des sites près de la côte ou de grandes voies de communication, et donc ouverts aux importations maritimes ou fluviales, n'ont pas le même matériel que des habitats de l'intérieur, plus isolés ou fermés sur eux-mêmes. Il peut en être de même pour des sites implantés près de certaines zones de

production céramique, certes encore mal définissables mais que l'on peut subodorer, aussi bien en ce qui concerne les céramiques fines que la vaisselle commune; et ceci peut intervenir dans les contrastes régionaux déjà perceptibles, en particulier entre Provence et Languedoc.

b) Le poids des *structures socio-économiques et fonctionnelles* n'est pas plus négligeable. Une *villa* réoccupée aux V^e-VII^e siècle peut ne pas avoir les mêmes besoins, les mêmes apports qu'un site urbain complexe; le phénomène est encore plus accusé (conceptuellement et « normalement » mais cependant pas toujours réellement) quand il s'agit de sites-refuges: *oppida* de hauteur ou grottes, aux fonctions cependant multiples et souvent diversifiées. Un problème particulier existe sur ce point dans l'interprétation des sites religieux, aux apports parfois moins caractérisés et plus remaniés, en particulier par les inhumations, que lorsqu'il s'agit de structures d'habitat.

c) Le poids de la *durée* intervient enfin. Les séquences longues sont certes toujours à privilégier. Mais l'on ne saurait sous-estimer l'intérêt de niveaux plus ponctuels, voire insérés dans des milieux clos, et par là-même moins soumis aux remaniements et aux interférences souvent constatés sur des sites occupés longtemps. Point d'autant plus important que, afin de mieux cerner la réalité, des tentatives de quantification et des essais statistiques sont entrepris sur ce matériel par trop fluctuant et dont, malgré tou-

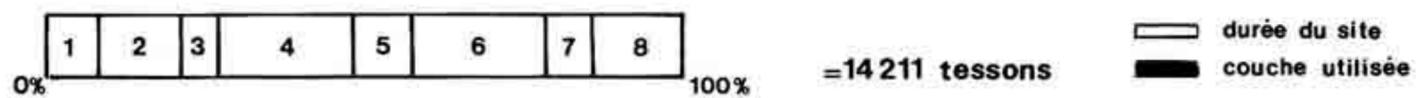
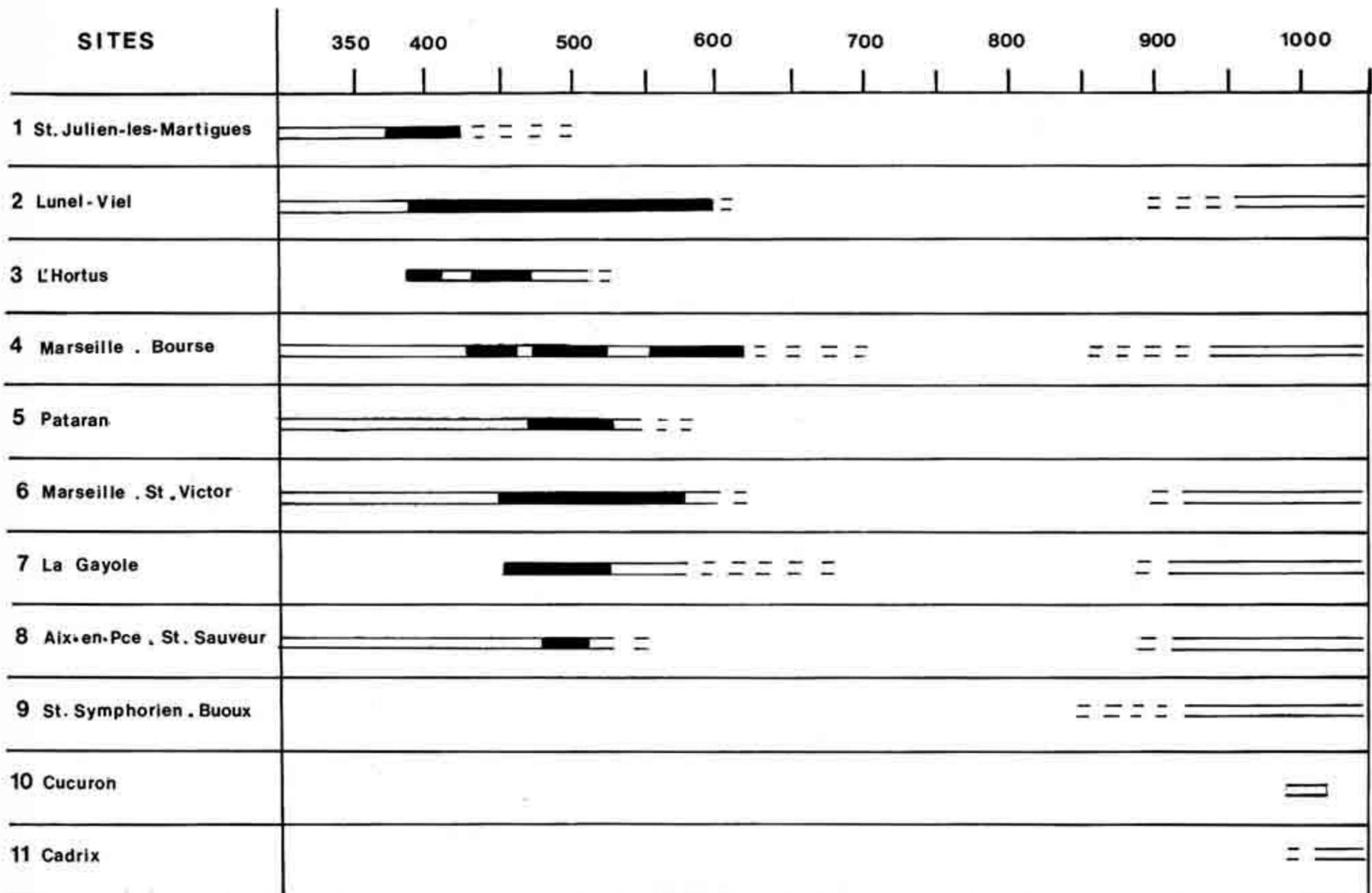


FIG. 2 - Chronologie des niveaux étudiés, par site (L. VALLAURI).

te l'attention apportée à la recherche stratigraphique, il est difficile souvent d'affirmer l'homogénéité totale.

Compte-tenu de ces données et du caractère encore en cours de beaucoup de travaux, il a paru bon de ne retenir ici qu'un *échantillonnage* particulièrement sûr, aussi bien par la fiabilité des stratigraphies que par la cohérence du matériel exhumé. L'étude porte donc sur *huit sites* répartis en Languedoc comme en Provence, dont le matériel peut être considéré comme représentatif de l'évolution comprise entre la fin du IV^e et le VII^e siècle: soit, pour la première région, la grotte de l'Hortus, les *habitats* de Lunel-Viel et Pataran; pour la seconde: Saint-Julien-les-Martigues, Marseille-Bourse et Marseille-abbaye de Saint-Victor, Aix-en-Provence (groupe épiscopal), La Gayole. L'on y adjointra trois sites provençaux des X^e-XI^e siècles (l'habitat rural de Cucuron et le prieuré de Saint-Symphorien de Buoux dans le Vancluse, l'enceinte de Cadri dans le Var) où les céramiques retrouvées dans les strates de ces périodes tardives permettent de percevoir plus clairement le sens des mutations en cours sur la longue durée.

Dans chacun de ces sites, une sélection des niveaux les plus utiles à cette étude a été opérée. Représentée schématiquement sur la figure n° 2, elle permet de concentrer les recherches sur des séries de couches aussi bien datées que possible. Le matériel examiné - plus de 14.000 tessons pour la période fin IV^e-début VII^e siècle - paraît d'autre

part assez abondant pour que des méthodes statistiques puissent être utilisées avec quelque sécurité et quelque profit, ainsi qu'on le verra plus loin.

G. D. d'A.

Grotte de l'HORTUS (Valflaunès, Hérault)

Ouvrant sur une vire rocheuse perchée à flanc de paroi à plus de 200 m au-dessus du fond de la vallée, la grotte de l'Hortus si malaisément accessible avait été occupée intensément au Moustérien. Elle fut réoccupée à l'époque paléochrétienne, en deux périodes principales échelonnées sur environ 70 ans d'après les monnaies et les datations de contrôle effectuées au C14 sur des éléments provenant du comblement du grand fossé.

Les niveaux les plus anciens, vers la fin du IV^e ou tout début du V^e siècle contenaient un riche matériel céramique (couches F - de nombreux éléments de ces poteries se retrouvant encore dans les niveaux E et même G). La seconde période fut marquée par un changement économique; l'installation humaine semble alors liée à l'exploitation du fer (rejets en masse de scories et charbons de bois) et le matériel est formé essentiellement de céramique communes (couches B, BF, C, D, milieu ou 2^e moitié du V^e s.). Le comblement terminal (niveaux A) suivit (1).

G. D. d'A.

(1) G. DEMIANS d'ARCHIMBAUD, Le matériel paléochrétien de

Le site antique et médiéval de LUNEL VIEL (Hérault)

Situé dans la plaine littorale languedocienne entre Nîmes et Montpellier, le village de Lunel-Viel est le cadre d'une importante fouille de sauvetage depuis 1979. Plusieurs quartiers de l'habitat ont été dégagés, ainsi que trois nécropoles. Le site est étudié en longue durée, depuis l'installation de l'agglomération antique jusqu'à la structuration du village médiéval. Les données les plus nombreuses et les plus précises concernent l'Antiquité Tardive et le début du Haut Moyen-Âge, du IV^e au VI^e siècle. Il s'agit essentiellement de dépotoirs et de sols d'habitat dont le mobilier abondant est daté par la présence de céramiques africaines, de monnaies, et surtout par référence à une typologie des céramiques régionales fondée sur des ensembles clos. De plus, les données stratigraphiques de la fouille affinent les éléments de chronologie absolue, encore difficiles à maîtriser pour cette période.

L'occupation du site du IV^e au VI^e siècle peut être résumée ainsi:

- IV^e siècle: démolition d'édifices publics du haut empire, réaménagements sommaires, déplacement de l'habitat principal;
- V^e-VI^e siècle: nouveau développement de l'habitat, déplacement des nécropoles, installation de silos dans des quartiers abandonnés au IV^e siècle.

Quisque récentes, ces fouilles ont été en grande partie étudiées et en cours de publication (2).

C. R.

La villa de PATARAN (Aigues-Vives, Gard)

Dans la plaine à l'ouest de Nîmes, au pied de la zone de garrigue, le site de Pataran a fait l'objet de 1965 à 1968 d'une fouille programmée (3). Les données de cette fouille, très partiellement publiées, ont été récemment revues par une étude exhaustive du mobilier, par un relevé topographique détaillé et par une étude architecturale destinée à mettre en évidence la chronologie et les états successifs des bâtiments. Malgré une grave lacune dans la réalisation des fouilles anciennes (statigraphie sommaire), les conditions particulières du site donnent un sens à l'étude du mobilier qui appartient à quatre occupations nettement distinctes:

- l'établissement primitif est daté du 1^{er} siècle par des fragments de campanien A tardif et de sigillée sud-gauloise;
- le deuxième état est attesté par un épais niveau de remblai que l'on situe dans la première moitié du III^e siècle;
- le troisième état est celui qui a livré le plus grand nombre de documents; il s'agit de la réoccupation des bâtiments dans la 2^e moitié du V^e siècle et au début du VI^e, au-dessus de sols en tuileau qui ont isolé les apports tardifs des niveaux antérieurs;
- le quatrième état est constitué par deux sépultures et par des silos des X^e-XI^e siècles.

La reprise des fouilles en 1984 a permis d'établir une stratigraphie rigoureuse qui confirme et affine la chronologie du site. L'étude du mobilier du V^e siècle fait apparaître l'homogénéité de

ce contexte, constitué par des vases souvent complets et peu fragmentés. Le faciès de la céramique commune est nettement dominé par le groupe à pisolithes à post-cuisson oxydante, mais on note la timide apparition des urnes à lèvre repliée à l'extérieur, à pâte grise et qui seront surtout abondantes au VI^e siècle. La datation de l'ensemble est fondée sur ces observations concernant la production régionale, et sur la présence de vases en claire D de type Hayes 87A, 91 et 94. Nous situons l'occupation de l'Antiquité tardive dans la 2^e moitié du V^e et le premier quart du VI^e siècle.

C. R.

La villa gallo-romaine de SAINT-JULIEN-LES-MARTIGUES (Bouches-du-Rhône)

Il s'agit d'une grande villa gallo-romaine dont les bâtiments (appartements, thermes, communs, etc.) s'organisent autour d'une cour centrale à portiques. Edifié dans les années 20-30 de notre ère, de nombreux remaniements font perdre à cet établissement son ordonnance primitive mais attestent un maintien de l'occupation jusqu'au IV^e siècle.

Pendant l'Antiquité tardive et le Haut Moyen-Âge, seules certaines zones demeurent occupées: l'une au sud-est, à l'emplacement des thermes d'époque néronienne (espace G et annexes), l'autre vers le nord-ouest, dans la galerie sud de la cour d'époque tibérienne (espace P et annexes). Les orientations de ces structures d'occupation tardive restent inchangées par rapport à celles de l'Antiquité; bien souvent les murs des états précédents sont réutilisés tout au moins dans leurs assises inférieures, tandis que, ponctuellement, de nouveaux murs, en pierre sèche ou liés à la terre, sont élevés.

Les aménagements de la zone G, avec un assemblage juxtaposé de pièces d'habitation et de service, suggèrent une unité d'habitation à une échelle familiale restreinte. La céramique associée (sigillée claire D et, surtout, sigillée tardive estampée, parfois retrouvée presque intacte) et les monnaies (constantiniennes) permettent d'envisager une occupation durant la première moitié du V^e siècle.

L'organisation et les fonctions des espaces fouillés dans la zone G sont encore en cours d'analyse et d'interprétation; il pourrait s'agir d'une enfilade de petites pièces, couvertes ou non, réaménagées dans les cloisonnements antérieurs de la galerie de la cour, à vocation majoritairement agricole.

Sur des sols bétonnés ou sur des niveaux constitués d'un petit empierrement serré, la sédimentation archéologique, d'interprétation délicate, suggère une occupation de longue durée dans la période considérée: sigillée claire D, *Late Roman C*, sigillée tardive estampée, céramique commune à pâte grise, monnayage constantinien, barbare et marseillais qui couvrent le IV^e, le V^e et les trois premiers quarts du VI^e siècle (4).

L. R.

MARSEILLE-BOURSE

Les fouilles de la Bourse à Marseille, surtout connues pour les vestiges hellénistiques et romains mis au jour depuis 1967, ont également révélé, principalement entre 1979 et 1984, d'importants niveaux d'occupation de l'Antiquité tardive. Cette zone suburbaine attenante aux remparts hellénistiques et, dès le I^{er} siècle

la grotte de l'Hortus, *Etudes Quaternaires 1, La grotte moustérienne de l'Hortus*, 1972, pp. 635-657; J. EVINS, datation par le radiocarbone des couches paléochrétiennes de la grotte de l'Hortus, *ibid.*, pp. 159-161

(2) C. RAYNAUD, *Archéologie gallo-romaine et médiévale à Lunel-Viel* (Hérault), A.R.A.L.O., Dossiers n° 2 et 4, Caveirac, 1982. Id., *L'habitat rural romain tardif en Languedoc oriental*, thèse de 3^e cycle, Montpellier, 1984. Id., Le quartier sud de l'habitat antique de Lunel-Viel, *Documents d'archéologie méridionale*, 7, 1984.

(3) E. ROTH, Les fouilles de Pataran, *Bulletin Ecole Antique de Nîmes*, 6-7, 1971-1972, pp. 73-94. C. RAYNAUD, 1984, *op. cit.*, pp. 222-254.

(4) L. RIVET, Rapports de fouilles dectylographies 1976-1982.

de notre ère, vouée aux activités portuaires (corne du port, bassin-réservoir, docks), connaît à la fin de l'Antiquité de profondes modifications:

- construction d'un avant-mur d'enceinte (I^e siècle),
- transformation et abandon des installations portuaires (V^e-VI^e),
- développement d'un quartier *extra-muros* d'habitations et d'ateliers artisanaux (VI^e-VII^e).

Le matériel utilisé ici provient du riche dépotoir qui s'est constitué dans la corne du port, entre le V^e et le VII^e siècle. Les datations sont facilitées par deux éléments:

- la reprise d'un monnayage de frappe marseillaise (donc relativement abondant) au VI^e siècle,
- la grande diversité du matériel céramique (forte proportion d'importations: sigillée claire D, *Late Roman C Ware*...).

La masse considérable de matériel céramique recueilli en stratigraphie est actuellement en cours d'étude (5).

M. B.

MARSEILLE – Abbaye de SAINT-VICTOR (cour sud)

Parmi les fouilles très étendues réalisées dans l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, celles de la cour sud (à l'emplacement du cloître et de la salle capitulaire du monastère médiéval) fournirent de nombreux renseignements sur la première nécropole rupestre, puis sur l'organisation des bâtiments paléochrétiens, enfin sur la progression des nécropoles au cours des V^e, VI^e et début VII^e siècles. Les tombes en sarcophage ou plus rarement sous tuiles et bientôt à gros coffrages de pierre se multiplièrent sur plusieurs niveaux autour des bâtiments et jusque dans les canalisations de drainage aménagées autour d'eux. Cet ennoisement atteignit bientôt le sommet, les murs de la petite *memoria* aménagée au cœur du complexe primitif.

Plusieurs temps sont ainsi discernables stratigraphiquement. Ils sont confirmés par l'évolution du matériel et la découverte de quelques monnaies du VI^e siècle (v. 510-516 et v. 561) associées encore –il faut le souligner– à de nombreuses pièces de petit module des IV^e et surtout V^e siècles dont la longue durée de circulation est ici très évidente (6).

G. D. d'A.

Le groupe épiscopal SAINT-SAUVEUR d'AIX-EN-PROVENCE (Bouches-du Rhône)

Les recherches menées dans le cloître puis dans le baptistère (à l'occasion de 5 campagnes de fouilles entre 1976 et 1983) ont mis au jour les vestiges d'un ensemble monumental du Haut Empire avec forum, portiques latéraux, podium et grand édifice public (temple ou basilique civile). C'est à l'emplacement de ce quartier monumental, situé aux abords de la croisée des axes principaux de la ville antique que sont implantés les premiers bâtiments du groupe épiscopal: cathédrale primitive, baptistère et annexes. Deux paliers stratigraphiques ponctuent les constructions:

- phase 1: ponctuellement, sur le dallage du forum, ont été observés des foyers et des amas de déchets (coquilles d'huitres et escargots en grand nombre) à mettre, peut-être, en relation avec le grand programme de construction que constitue l'implantation de la cathédrale et de ses annexes.

- phase 2: à l'emplacement du cloître et du baptistère, un puissant remblai (plus d'un mètre) est rapporté, destiné à surélever le niveau des sols; ce remblai, homogène (abondants fragments de marbre, de corniche en brèche, d'éléments d'opus sectile), très remanié par la suite, correspond à la mise en service de ces édifices paléochrétiens.

L'étude du matériel céramique (sigillée claire D, sigillée tardive estampée, céramique commune à pâte grise) ne permet pas de dater l'achèvement de ce programme de construction antérieurement à la fin du V^e siècle (7).

L. R.

Prieuré de LA GAYOLE (La Celle, Var)

Ce domaine rural bien situé dans la vallée du Caramy près de Brignoles a depuis longtemps attiré l'attention par la multiplicité des vestiges antiques visibles dans et autour de l'église, dont 2 sarcophages du II^e et du milieu du III^e siècle insérés dans le transept. La reprise des fouilles a permis d'étudier avec précision ce petit édifice et son environnement immédiat. Il apparaît que la construction actuellement visible, attribuable aux alentours de l'an mil (et donnée à Saint-Victor de Marseille en 1019) prend appui à l'est et à l'ouest sur des édifices antérieurs: *area* ou mausolée donnant naissance à la chapelle primitive, à la fonction funéraire bien marquée. La fouille permit de découvrir, sous le cimetière médiéval, deux ou même trois niveaux de sépultures sous tuiles ou en sarcophage. L'étude porte ici sur le matériel recueilli à l'est, sous la nécropole (phase 3) d'abord puis à l'emplacement de celle-ci (phase 2), et enfin à sa surface (phase 1). Outre les indications stratigraphiques, la datation peut s'appuyer sur la présence de quelques objets en place, dont une plaque-boucle à décor serpentiforme attribuable à la première moitié ou au milieu du VI^e siècle. Les niveaux étudiés autour de la chapelle semblent bien correspondre pour leur part, en cet emplacement un peu en marge de la *villa* elle-même, à une période s'échelonnant de la 2^e moitié du V^e au milieu du VI^e siècle (8).

G. D. d'A.

BUOUX: Prieuré de SAINT-SYMPHORIEN (Vaucluse)

Le site peut être considéré à l'origine comme une nécropole carolingienne *lato sensu*: l'utilisation funéraire est antérieure à la construction d'un lieu de culte qui existait déjà deux générations avant la date de sa première mention dans le cartulaire de l'Abbaye de Saint-Victor de Marseille, en 1053.

La première chapelle était un édifice simple, à une seule nef charpentée. Vers 1100, on la voûta puis on construisit une tour-clocher. Une deuxième chapelle fut accolée sur son flanc sud, et

(5) M. BONIFAY, avec la collaboration de J. P. PELLETIER, Eléments d'évolution des céramiques de l'Antiquité tardive à Marseille d'après les fouilles de la Bourse (1980-1981), *Revue Archéologique de Narbonnaise*, tome XVI, 1983 (1984), pp. 285-346.

(6) G. DEMIANS d'ARCHIMBAUD, M. FIXOT, J. M. ALLAIS, Saint-Victor de Marseille: fouilles récentes et nouvelles interprétations architecturales, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, 1974, pp. 313-346.

(7) R. GUILD, J. GUYON et L. RIVET, Recherches archéologiques dans le cloître Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence, bilan de quatre campagnes de fouilles (1976-1979), *Revue Archéologique de Narbonnaise*, XIII, 1980, pp. 115-164. Id., Saint-Sauveur, étude de topographie aixoise, *ibid.*, XVI, 1983 (1984), pp. 171-232.

(8) G. DEMIANS d'ARCHIMBAUD, Fouilles de la Gayole (Var), 1964-1969, *Revue d'Etudes Ligures*, XXXVII (Hommage à F. Benoit, V), 1973, pp. 83-147.

l'ensemble fut enclos à l'intérieur d'une enceinte. L'occupation s'est poursuivie jusqu'à l'époque moderne (9).

M. F., J.-P. P.

Le castelas de CUCURON (Vaucluse)

La fouille de ce site a donné l'occasion rare de révéler une forme d'habitat rural attribuable au début ou au courant du XI^e siècle. Cette proposition repose sur des comparaisons typologiques de l'abondante céramique retrouvée avec des formes mieux datées, ailleurs dans le sud-est de la France. Un autre indice est dû à une trouvaille monétaire, appartenant à une frappe des archevêques d'Arles de la fin du X^e siècle.

L'habitat s'organise en deux pôles. Dans le bas de pente se trouvaient des fonds de cabane, taillés en encoche dans la roche tendre. Deux d'entre eux ont été retrouvés. L'un d'eux possédait un foyer central. Sur la hauteur, un petit éperon dominant la plaine, existait une aire d'ensilage protégée à l'intérieur d'une petite enceinte de pierres sèches. Elle se composait de dix-sept silos. Cette disposition fait penser à ces sites de réserve, placés sur la hauteur, que des textes italiens un peu postérieurs appellent *receptum* (10).

M. F., J.-P. P.

L'enceinte de CADRIX (commune de SAINT-MAXIMIN, VAR)

Située à la périphérie du terroir de Saint-Maximin sur une hauteur, la fortification est complétée par une chapelle construite à une centaine de mètres de là, en bas de pente. Cette association de l'enceinte de pierre et de la chapelle se laisse interpréter soit comme un *castrum* avorté, soit comme un de ces sites marginaux, bien connus en Provence à une époque plus tardive, sous le nom de bastide.

La fortification présente un plan approximativement trapézoïdal, de 30 m de longueur du nord au sud sur 15 m de largeur environ. Une maison se trouvait au sud, délimitée par un simple mur de refend barrant toute la largeur de l'enceinte. Elle avait au sol un plan de 70 m², avec un foyer médian, dans la partie ouest de la pièce, et un sol très irrégulier. Il est possible de restituer un étage planchéié.

Dans la grande cour qui s'étendait au nord fut découvert l'emplacement d'un moulin à huile. La datation du premier état repose sur des comparaisons typologiques encore précaires établies à partir de la céramique commune grise. Un sondage fait le long des fondations de la courtine est permis la découverte d'un denier d'Otton III frappé à Pavie. Quelques éléments provenant de la chapelle confirment une origine que l'on peut reporter au courant du XI^e siècle, en particulier l'arc de la fenêtre d'axe de l'abside retrouvé parmi les décombres, ou les restes de l'autel taillé en cuvette (11).

M. F., J.-P. P.

(9) I. BARBIER et M. FIXOT, Encore le prieuré de Saint-Symphorien de Buoux, *Provence Historique*, XXXIII, fasc. 133, juillet-septembre 1983, pp. 285-330; annexe « la céramique », J. P. PELLETIER, pp. 331-336.

(10) M. FIXOT, J. P. PELLETIER, Une forme originale de fortification en Provence: le castelas de Cucuron, *Archéologie Médiévale*, XII, 1983, pp. 89-115.

(11) M. FIXOT, A la recherche des formes les plus anciennes de la fortification privée: L'enceinte de Cadrix (commune de Saint-Maximin, Var), *Actes des IX^e et X^e Colloques de Château-*

1.2. METHODES

Parallèlement à la reconnaissance et à la localisation des ensembles stratigraphiques datés, une enquête statistique a été menée sur les inventaires des fouilles déjà achevées et souvent riches en matériel. La volonté commune de faire converger les informations a astreint à un important travail de normalisation des données. Quatre temps essentiels apparaissent ainsi dans le traitement du matériel:

a) *comptages*

Le volume et la diversité du matériel obligeaient à travailler dans un premier temps sur l'ensemble du mobilier. Les expériences déjà menées dans ce domaine offraient un éventail de méthodes très varié: comptage par tessons, avec ou sans coefficient de fragmentation, comptage par pièces, pesées des fragments, pondération des résultats par des tests statistiques (ex. khi 2). Mais, par facilité, c'est la méthode la plus simple qui a prévalu: le comptage brut des tessons, niveau par niveau. L'essentiel était que chacun puisse utiliser rapidement le même procédé (à la limite quel qu'il soit) et que l'on parvienne à une analyse quantitative assez précise.

b) *présentation des comptages (fig. 3 et fig. 4)*

Elle a été conçue sous la forme de quatre tableaux.

– Le tableau I présente la composition globale de chaque contexte (niveau) étudié, classé en 20 colonnes verticales qui expriment des données brutes: vaisselle céramique de 1 à 15; autres objets de 16 à 20.

– Le tableau II a pour objet de faire apparaître l'importance de la vaisselle fine par rapport au gros matériel: amphores et assimilés. Ce tableau peut éventuellement servir à distinguer le moment où décroissent l'utilisation et l'importation des amphores.

– Le tableau III permet de fixer l'importance relative des différentes catégories de vaisselle, de table et culinaire (sigillée africaine, luisante, DS.P, commune grise et autres communes).

– Le tableau IV concerne l'évolution quantitative des trois grandes catégories de vaisselle fine: africaine et gauloise (B/Luisante et DS.P).

c) *recherche des associations significatives:*

Il s'agissait de faire apparaître des associations significatives de formes par niveau; ces associations, telles qu'elles sont actuellement déterminables, peuvent déjà être considérées comme des éléments chronologiques forts. Le comptage ne joue plus ici que sur le nombre des vases différenciables avec sécurité; les risques d'erreur étant particulièrement importants pour la céramique commune, nous nous en sommes tenus ici seulement au comptage des bords.

d) *étude des pâtes:*

Ce travail sur les formes doit s'accompagner d'une étude des pâtes, à mesure que les groupes de céramique sont mieux différenciables. Cette recherche a été ébauchée pour les DS.P. et surtout pour les céramiques communes par les soins de M. Picon.

M. B., C. R.

Gaillard, Durham, 1980, Caen, Centre de Recherches archéologiques médiévales, pp. 389-406.

II. Données comparatives

L'expérimentation de la méthode très simple de comptage brut des tessons, exposée plus haut, a très rapidement mis en évidence la nécessité de ne retenir que les 5 catégories de vaisselle les mieux représentées: sigillée claire africaine D, Luisante, sigillées tardives grise ou orangée (DS.P), céramique commune grise (C.C.G.) et autres céramiques communes (C.C.A.). Les catégories plus rares telles que *Late roman C* et glaçurées ont été exclues, à cause de leur trop petit nombre. Rappelons que nous excluons également les amphores dont la fonction n'est pas comparable. Cette première tentative de comparaison sur les proportions de vaisselles fine et commune de la fin de l'Antiquité dans le Sud-Est de la France s'est heurtée à un certain nombre de difficultés.

2.1. DIFFICULTES RENCONTREES

– La première difficulté consiste dans le *petit nombre et l'hétérogénéité des ensembles stratigraphiques retenus*: en fonction des critères exigés, 8 sites seulement sont examinés ici, soit 15 couches comprenant chacune entre 145 et 2546 tessons: au total 14 172 tessons. L'étude porte essentiellement sur les parties orientale du Languedoc et occidentale de la Provence, cette dernière étant sur-représentée par le nombre de sites et leur importance.

– La deuxième difficulté réside dans la *valeur inégale des contextes* ruraux ou urbains, dépotoirs d'habitat ou remblais de nécropole ou de construction.

Sur le plan chronologique, seuls deux sites (Marseille-Bourse et Lunel-Viel) fournissent une évolution sur la longue durée, d'autres sites n'ayant qu'une valeur ponctuelle (Aix Saint-Sauveur, l'Hortus, La Gayole). Par ailleurs les éléments de datation qui guident nos comparaisons restent souvent imprécis et subjectifs.

Enfin ce caractère subjectif, se retrouve également dans l'*identification des céramiques comptées*. Cette difficulté est particulièrement évidente pour les catégories de céramiques communes. On comprendra donc bien que ces résultats sont tout-à-fait préliminaires et reflètent surtout l'état encore peu avancé de la recherche et de sa coordination.

2.2. PREMIERS RESULTATS (fig.5)

– La sigillée claire D est présente pendant toute la période, mais reste une vaisselle minoritaire (2 à 10% en Languedoc et Provence, sur toute la période) (fig. 5/1). Son pourcentage reste cependant très variable suivant les sites. Le plus fort pourcentage est atteint vers la fin du VI^e siècle à Marseille-Bourse (18%) (fig. 5/16), alors que pour la même période et dans la même ville, Marseille Saint-Victor donne 7% (fig. 5/17) tandis que le site rural de Lunel-Viel offre le pourcentage le plus faible 1,1% (fig. 5/15). En Languedoc, les plus forts pourcentages sont atteints au V^e siècle (10% à Lunel-Viel) (fig. 5/6) tandis qu'en Provence, cette céramique est particulièrement abondante à la fin du IV^e-début V^e siècle (12% à Saint-Julien-les-Martigues, fig. 5/5, puis de nouveau à partir de

la fin du V^e siècle (11% à Marseille-Bourse, fig. 5/13).

Au total, la sigillée claire D est plus fréquente en Provence (10% en moyenne) qu'en Languedoc (2%), soit 5 fois plus.

– Les sigillées Luisantes se maintiennent au V^e siècle principalement en Languedoc. La Luisante à partir de la fin du IV^e siècle apparaît comme un phénomène du Languedoc oriental, bien qu'absente sur le site de l'Hortus (fig. 5/4): au total 17% pour 2% en Provence (fig. 5/1). Un seul site provençal (Saint-Julien-les-Martigues, fig. 5/5) fournit 11% de cette céramique à la fin du IV^e-début V^e siècle. En Languedoc, elle atteint encore près de 20% vers la fin du V^e-début VI^e siècle (Lunel-Viel et Pataran, fig. 5/9 et 5/10) pour disparaître ensuite au cours du VI^e siècle (Lunel-Viel, fig. 5/15).

– Les DS.P. sont fortement représentées pendant toute la période, principalement en Provence. Très curieusement, en Languedoc oriental, la DS.P. n'atteint jamais 5% entre 350 et 600, (fig. 5/1). Toutefois, sur le site de l'Hortus, à la fin du IV^e siècle, elle atteint 32% (fig. 5/4). Au total, la DS.P. est 4 fois plus abondante en Provence (16%) qu'en Languedoc (4%). En Provence, elle n'est jamais inférieure à 10% (La Gayole, Aix Saint-Sauveur, fig. 5/11 et 5/12) et peut atteindre de fortes proportions comme à Marseille jusqu'à la fin du VI^e siècle: 37% à la Bourse et 32% à Saint-Victor (fig. 5/16 et 5/17). A la même époque elle est complètement absente à Lunel-Viel (fig. 5/15).

L'opposition entre rive droite et rive gauche du Rhône se retrouve cependant inversée plus au nord sur les sites du Rocher des Aures (Drôme) où la DS.P. n'atteint que 5% et du Pontiar (Ardèche) où elle représente 18%.

– La céramique commune prédomine dans tous les cas. En excluant la catégorie C.C.A., qui ne correspond sans doute pas toujours aux mêmes réalités en Provence qu'en Languedoc, la céramique commune grise montre une proportion identique (autour de 40%) dans les deux régions considérées. En Languedoc, la C.C.G. suit une évolution particulière: en faible quantité au V^e siècle face à d'autres communes brunes ou à pisolithes, elle domine ensuite tandis qu'en Provence, elle demeure toujours prédominante.

Au VI^e siècle, la C.C.G. est largement prépondérante à Lunel-Viel (87%, fig. 5/15) et à Marseille Saint-Victor (61%, fig. 5/17). Le pourcentage plus faible à Marseille Bourse (36%) pourrait être expliqué par une interférence des formes avec la DS. P. (fig. 5/16).

2.3. BILAN PRELIMINAIRE

Le fait qu'on ne dispose pas d'un assez grand nombre d'ensembles stratigraphiques et que les critères ne soient pas identiques dans la définition des céramiques, voire dans l'appréciation des jalons chronologiques, réduit sensiblement la portée des résultats.

Le principal apport reste cependant l'opposition des 2 régions Languedoc-Provence (fig. 5/1). Si les pourcentages des céramiques communes sont à peu près identiques, on constate une inversion pour les pourcentages des céramiques fines: faiblesse de la Claire D et de la DS.P. en Languedoc, et rareté des Luisantes en Provence. Pour la céramique africaine D, il convient de moduler l'opposition si l'on compare les proportions au sein des seules céramiques fines (fig.

SITE	TABLEAU II VAISSELLE/AMPHORE			TABLEAU III VAISSELLE						TABLEAU IV VAISSELLE FINE			
	vaisselle fine colonnes 1 - 15	amphore colonne 16	TOTAL	céramiq. africaine colonnes 2 - 5	sigillées claires B et luis. col. 7, 8	D.S.P. colonnes 9 - 10	céramiq. commune grise col. 12	autres cér. comm colonnes 13 - 14	TOTAL	africaine tardive colonnes 3 - 4	sig.B et luis. colonnes 7 - 8	D.S.P. colonnes 9 - 10	TOTAL
(rappel des informations du tableau D)	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	%	%	100%	%	%	%	%	%	100%	%	%	100%	%
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	%	%	100%	%	%	%	%	%	100%	%	%	100%	%
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	%	%	100%	%	%	%	%	%	100%	%	%	100%	%
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	%	%	100%	%	%	%	%	%	100%	%	%	100%	%
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	%	%	100%	%	%	%	%	%	100%	%	%	100%	%

FIG. 4 - Fiche analytique du matériel (association CATHMA).

5/2). En effet, sur ce graphique, l'inversion ne reste marquée que pour les catégories Luisante et DS.P., la DS.P. remplaçant la Luisante et vice-versa. La Claire D reste dans les proportions inférieures en Languedoc, mais comparables.

Par rapport à l'état des recherches avant le début de l'enquête, c'est le faciès languedocien récemment mis en évidence par C. RAYNAUD qui étonne le plus. La Luisante se maintient à une date (début VI^e siècle) où on pensait qu'elle avait disparu. La DS.P. est alors absente d'une région (tout au moins de sa partie orientale) où elle était présente dès le milieu ou la fin du IV^e siècle comme à l'Hortus et à Générac. Dans le cas du faciès provençal, c'est la persistance de la Sigillée Claire D qui reste à souligner, même si sa diffusion tardive semble limitée à la frange littorale.

M. B., L. V.

III. Les différentes catégories de vaisselle

L'analyse de détail de chacune de ces productions permet de préciser un peu l'évolution globale apparue ici, dans le cas des importations comme des productions régionales, de luxe ou plus usuelles.

3.1. LA SIGILLÉE « AFRICAINE »

Il peut sembler superflu de reprendre ici la question de la datation des sigillées claires africaines. Ces céramiques n'ont-elles point une valeur de critère de datation depuis la synthèse de J. W. HAYES (12)?

En effet la typologie de cette céramique est bien connue: environ 70 formes regroupées par Hayes, à compléter par 6 formes de N. LAMBOGLIA (13) ainsi que par un grand nombre de variantes recensées dans l'*Atlante* (14). Mais l'échafaudage chronologique de Hayes repose sur des données archéologiques parfois extrêmement douteuses (en particulier des fouilles proche-orientales anciennes). Sur ces bases archéologiques plus ou moins fiables, Hayes construit, à partir de sa perception de l'évolution des formes et des styles de décor, un enchaînement des productions qui s'échelonnent – pour la « D » – du IV^e au VII^e siècles. Pour ce faire, l'auteur intègre une majorité de matériel de musées ou de vaisselle hors-stratigraphie. La fragilité de sa chronologie est démontrée par ses récentes rétractations (15). D'autre part des publications nouvelles (16) en infirment certains points mais en confirment d'autres.

(12) J. W. HAYES, *Late Roman Pottery*, Londres, 1972.

(13) N. LAMBOGLIA, Nuove osservazioni sulla « terra sigillata chiara » *Revue d'Etudes Ligures* XXIX, 1963, pp. 145-212.

(14) Sous la coordination d' A. CARANDINI, *Atlante delle forme ceramiche*, I, *Ceramica fine romana nel bacino del Mediterraneo (medio e tardo impero)* EAA, Roma 1981.

(15) J. W. HAYES, North African Flanged Bowls: a problem in fifth-century chronology, *Roman Pottery Studies in Britain and Beyond: Papers presented to John Gillam*, July 1977, B.A.R., suppl. séries 30, Oxford 1977. Id., *Supplement to Late Roman Pottery*, Londres 1980.

(16) *Excavations at Carthage 1975 conducted by the University of Michigan*, vol. IV, Tunis, 1976. St. TORTORELLA, Produzione e circolazione della ceramica africana di Cartagine (V^e-VII^e sec.),

De même, les résultats provisoires des fouilles menées récemment en Provence et Languedoc oriental démontrent l'imprécision du travail de Hayes, tout en permettant également de vérifier les grandes lignes de son évolution typologique. Il est encore trop tôt pour proposer un nouveau classement par services successifs mais *trois groupes principaux d'associations de formes* peuvent déjà se distinguer, en particulier dans les fouilles provençales (fig. 6).

1) *Les formes issues du IV^e siècle, qui perdurent dans la 1^{ère} moitié du V^e siècle.* La plupart des niveaux du V^e siècle recensés en Provence et en Languedoc oriental livrent un répertoire de formes que l'on peut qualifier de « première génération » (Fig. 6/1 à 5):

– plats Hayes 58 et 59 (Saint-Julien-les-Martigues, Marseille-Bourse, Aix-Saint-Sauveur), Hayes 67 (Aix-Saint-Sauveur, Marseille-Bourse), Hayes 61 (Aix, Marseille), Hayes 76 (Marseille).

– coupes et coupelles Hayes 91 A ou B (Marseille-Bourse).

– coupelles Hayes 81 (Marseille) et Hayes 80 (Aix, Marseille).

Ce faciès correspond à celui le plus largement répandu dans l'empire (17). Dans notre région et pour mémoire, on citera le gisement sous-marin de Port-Miou avec un chargement de plats Hayes 61 B et 68, ainsi que de coupes Hayes 91 (18).

2) *Les nouvelles formes qui apparaissent dans la deuxième moitié du V^e siècle.* Nos ensembles stratigraphiques dont la datation a pu être estimée autour de la fin du V^e siècle et du début du VI^e siècle présentent des formes diversifiées et renouvelées (Fig. 6/6 à 12):

– plats Hayes 87, toutes variantes attestées, (Aix Saint-Sauveur, Marseille-Bourse, La Gayole, Pataran) et 104 A (La Gayole, Marseille-Bourse).

– coupes Martin N.V. IV (19) (Marseille-Bourse, Aix Saint-Sauveur).

– coupes Hayes 94 (Pataran, Aix, Marseille), Hayes 99 (Aix Saint-Sauveur, La Gayole, Marseille-Bourse), Hayes 91 C (Marseille).

La nouveauté la plus marquante consiste dans l'apparition de productions de sigillée claire « C » tardive (C5): formes Hayes 82, 84 et 85 (Marseille, Aix, La Gayole).

3) *Les formes tardives (2^{ème} moitié du VI^e siècle-VII^e siècle).* Ces formes tardives (fig. 6/13 à 16) n'ont été identifiées en stratigraphie qu'à Marseille:

– plats Hayes 105 (Bourse et Saint-Victor) et assiettes Hayes 109 (Bourse).

– coupelles Hayes 99 (Bourse et Saint-Victor) et Hayes 91 D (Bourse et Saint-Victor).

Mais elles sont également présentes à Hyères-*Olbia* (renseignements J. COUPRY ET M. BATS), ainsi qu'à Saint

Opus, II, 1983, pp. 15-30. M. G. FULFORD, D.P.S. PEACOCK, Excavation at Carthage: *The British Mission*, volume 1, 2, *The Avenue du Président Habib Bourguiba, Salammbô: the pottery and other ceramic objects from the site*, Sheffield, 1984.

(17) St. TORTORELLA, Ceramica da produzione africana e rinvenimenti archeologici sottomarini della media e tarda età imperiale, *M.E.F.R.A.* 93, 1981, pp. 355-380.

(18) J. DENEAUVE, Céramiques et lampes africaines sur la côte de Provence, *Antiquités Africaines* VI, 1972, pp. 219-227.

(19) T. MARTIN, Quelques formes inédites de sigillée claire D, *Figlina* II, 1977, pp. 17-106.

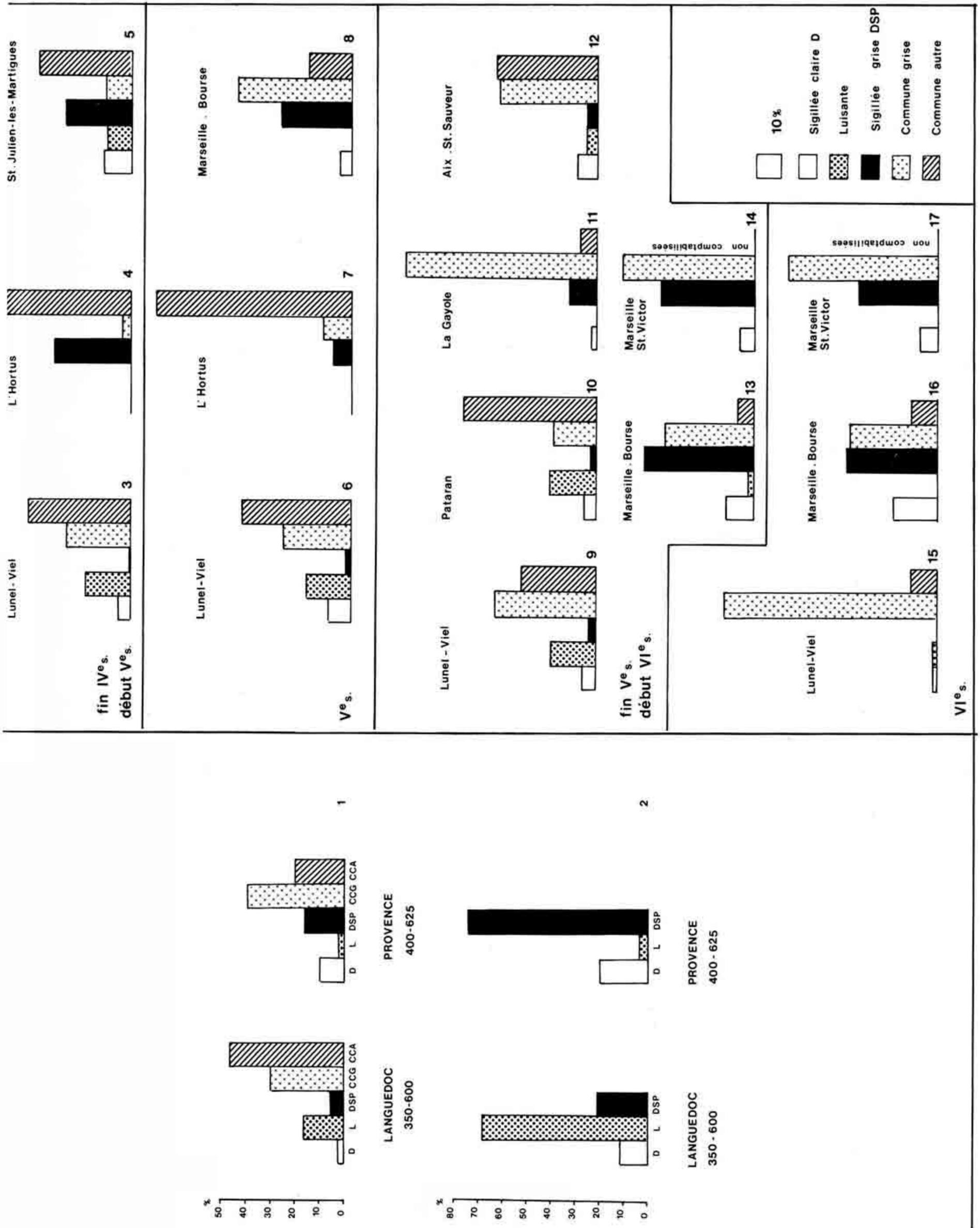


Fig. 5 - Evolution comparative et périodisée du matériel, par région ou par site (M. BONIFAY et L. VALLAURI).

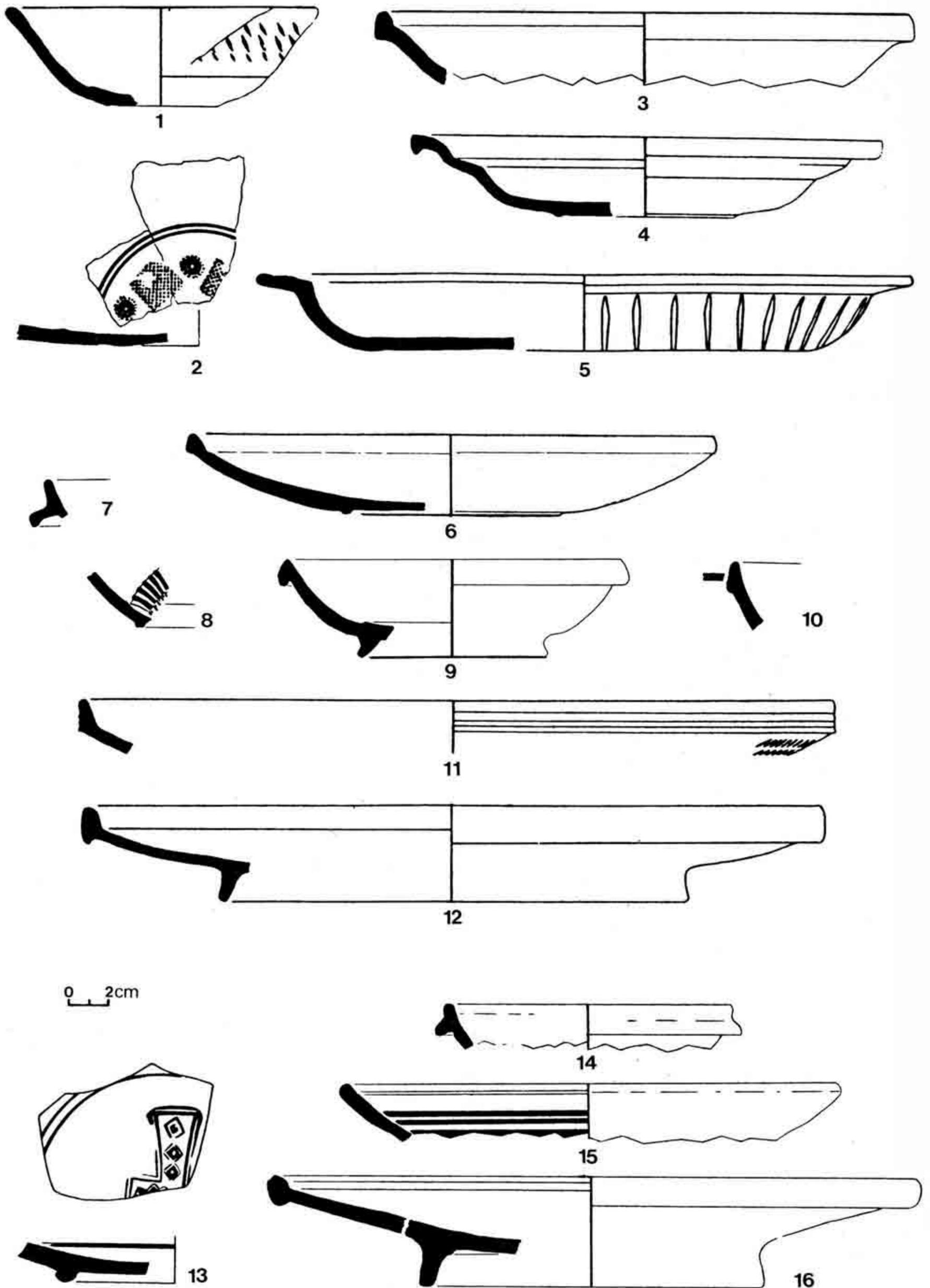


FIG. 6 - Sigillée Claire D: 1^{ère} moitié du V^e siècle: 1-3 Marseille-Bourse 4 Aix Saint-Sauveur 5 Saint-Julien les Martigues; 2^{ème} moitié du V^e siècle: 6 Pataran 7, 8, 9, 10 Marseille Bourse 11-12 La Gayole; Fin VI^e début VII^e: 13 Marseille Saint-Victor 14, 15, 16 Marseille Bourse (M. BONIFAY, L. RIVET, C. RAYNAUD, L. VALLAURI).

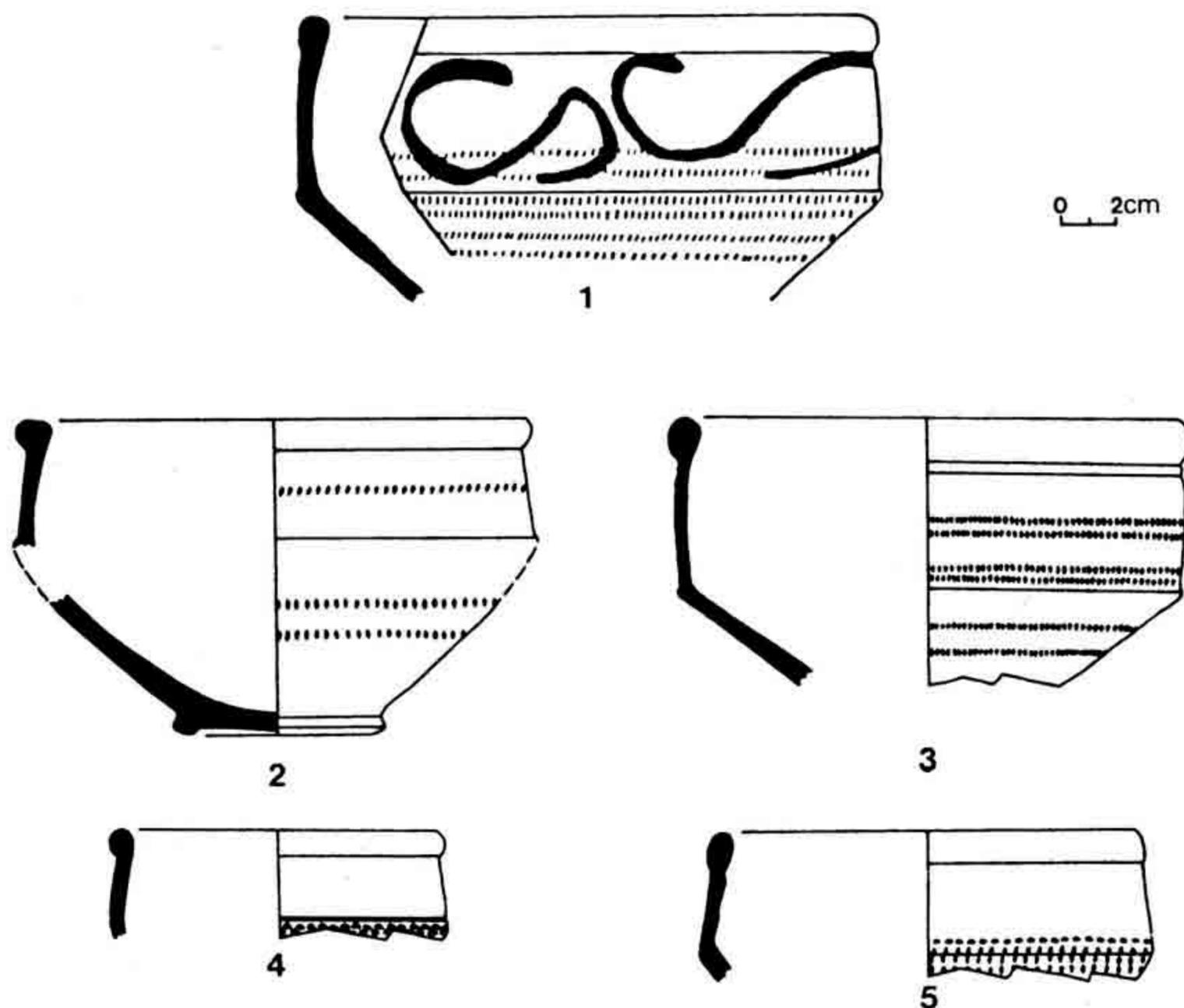


FIG. 7 - Céramique Luisante: 2ème moitié du IV^e siècle 1 Saint-Martin de Crau, Grotte de la Fourbine (M. PASQUALINI) 1ère moitié du V^e siècle: 2-3 Marduel 2ème moitié du V^e siècle: 4-5 Lunel-Viel (C. RAYNAUD).

-Laurent-d'Aigouse-*Psalmodi* (renseignements B. K. YOUNG).

En guise de conclusion on notera que la sigillée claire « africaine » n'est pas la seule céramique d'importation à figurer dans les niveaux de l'Antiquité tardive en Provence et Languedoc oriental. Elle est souvent accompagnée de lampes de type africain (types I et II de Hayes) ainsi que de quelques témoins de *Late Roman C Ware* (le plus souvent forme Hayes 3 et 10). Les associations entre ces trois principales céramiques d'importation confirment dans ses grandes lignes l'évolution typologique de Hayes et devraient permettre de compléter les résultats récents obtenus à Rome ou à Carthage.

M. B., L. R.

3.2. LA CERAMIQUE LUISANTE

Depuis le travail de N. Lamboglia, la connaissance de cette céramique n'a guère progressé, surtout en ce qui concerne la chronologie. La découverte de *l'atelier savoyard de Portout*, dont la publication est annoncée, permet de mieux poser le cadre géographique de cette production et de sa diffusion mais n'apporte pas de solution complète aux problèmes de datation. Dans ces conditions, il est difficile et illusoire de dresser une synthèse des données. Tout au plus pouvons-nous proposer quelques observa-

tions comparatives entre le Languedoc et la Provence.

D'emblée, la région languedocienne se distingue par l'importance quantitative de la céramique Luisante qui représente aux IV^e, V^e et début du VI^e siècle de 65% à 75% des céramiques fines. Le contraste avec la Provence est frappant; la Luisante ne représente que 20% des céramiques fines à Aix Saint-Sauveur (couches 3 et 4, datées après 500), 21% à Saint-Julien-les-Martigues (couche 3, après 440), 3,57% à Marseille Bourse (couche 2A3, fin Ve-début VI^e siècles) et elle est absente des fouilles de La Gayole. Cette disparité est-elle le fait d'une diffusion commerciale différente de part et d'autre du Rhône? Est-elle due aux aléas de la recherche, encore balbutiante? S'agit-il d'une discordance dans la définition, dans le classement et donc dans le comptage de cette céramique? Il faudra poursuivre l'enquête et affiner les comparaisons pour en décider.

En particulier, l'évolution de la Luisante après le IV^e siècle est des plus incertaines. Elle semble être encore produite concurremment à la céramique estampée (D.S.P.) tout au long du V^e siècle mais elle se raréfie et n'est plus attestée que par un répertoire morphologique restreint: bols Lamb. 1/3 de petit module, bols Lamb. 3 ou 3/8, bols carénés proches de la forme Rigoir 18 en céramique estampée (fig. 7).

C. R.

3.3. LES DERIVEES DES SIGILLEES PALEOCHRETIENNES

Filiation.

Cette production est, en Méditerranée septentrionale, la dernière de la vaste famille des vaisselles dérivées des terres sigillées. On y remarque la perdurance des pâtes calcaires et un aspect général — sur les vases cuits en oxydation — très voisin de celui des Claires B et de la Luisante, c'est à dire une transparence de l'engobe et une coloration plus orangée que celle des T.S. (20). De nombreuses formes sont copiées sur la « D » et, comme sur celle-ci, la décoration se compose de guillochis et d'empreintes de poinçons gravés.

Deux groupes se distinguent dans les productions méditerranéennes, séparés par le Rhône: à l'est, le groupe provençal, à l'ouest, le groupe languedocien (21) (fig. 8).

A. Le groupe languedocien

Sa caractéristique principale, ou tout au moins la plus évidente, est une large utilisation de la cuisson oxydante: entre 30 et 90%. Une carte de répartition tenant compte de cette particularité trace avec précision les limites géographiques de son utilisation: les côtes, le sud du Massif Central, la vallée formée entre celui-ci et les Pyrénées.

D'autres détails sont propres à ce groupe: un répertoire de formes relativement limité, une grande finesse de gravure des poinçons dont, par contre, le nombre d'empreintes sur chaque vase est important (22) (fig. 8). D'après ces caractéristiques, on remarque que les fabriques languedociennes ont exporté sur les côtes espagnoles jusqu'au Maroc et en Corse (23).

Datation

D'après les datations proposées, il semble que l'on puisse situer l'apparition de cette céramique au milieu du IV^e siècle. Les diverses chronologies, basées en général sur des découvertes monétaires et malgré la prudence avec laquelle il faut considérer ces éléments, s'accordent en effet assez bien sur cette date:

- les fouilles du chemin des Romains à Frontignan (24) n'ont livré que de la céramique Luisante et de la sigillée claire D avec 86 monnaies de 317-346; les DS.P. languedociennes n'apparaîtraient donc pas avant cette date, confirmée par les autres fouilles.
- Dans la villa de Montmaurin (25), plusieurs lieux dé-

couverte (caves, habitations, puits) s'échelonnent de 350 - à 400.

- Dans la grotte de l'Hortus (26), deux niveaux datés au C. 14; le plus ancien serait de la fin du IV^e ou du début du V^e siècle et contient des DS.P., le plus récent de la fin du V^e contient de la commune grise.
- Dans la grotte de la Magdeleine (Azille, Aude), trois couches se succèdent: IIA: 395-423; IIB: 337-361 et III, antérieure à celles-ci et renfermant de la sigillée claire D. Les fouilles récentes confirment ces dates (27).
- La villa de Pataran (Gard) de 450 à 500 (28).
- L'atelier probable de Reculan (Général, Gard) a livré des monnaies de 330 à 364 (29).
- Les fouilles du Clos de la Lombarde à Narbonne (30) ont fourni des monnaies de 400 à 425.
- La tombe de la Lécugne (Mailhac, Aude) serait datée par une lampe du V^e siècle (31).

Nous possédons donc des jalons qui situent bien l'apparition du groupe languedocien au milieu du IV^e ou si l'on veut être prudent, dans la deuxième moitié du IV^e siècle. On peut en suivre l'existence jusqu'au premier quart du V^e siècle mais il est impossible de définir avec certitude le moment de sa disparition.

Evolution

Il faudrait de nombreuses confrontations de sites stratifiés pour en préciser les repères. Deux éléments apparaissent déjà:

- les assiettes de f.8 sont signalées en grande quantité à Général et dans la couche II de la grotte de la Magdeleine.
- la proportion entre orangé et gris évolue avec le temps: Général: 90% d'orangé; Montmaurin: 70% d'orangé; La Magdeleine, couche III: orangé dominant, couche IIB orangé dominant, couche IIA: gris dominant.

B. Le groupe provençal

La date d'apparition des DS.P. du groupe provençal semble plus tardive (32). Sur ce problème on ne distingue pas d'éléments très nouveaux: en Arles (chantier de l'Esplanade) les DS.P. sont absentes des niveaux du milieu et de la deuxième moitié du IV^e siècle, pourtant riches en sigillée claire D et Luisante; les premiers tessons semblent apparaître dans les couches les plus tardives de ce siècle. A Fréjus, au Clos de la Tour, on a remarqué l'absence des DS.P. alors que l'occupation du quartier est attestée jusqu'en 380 (monnaies). A Marseille et à Saint-Blaise, les couches les plus anciennes qui contiennent des DS.P. ne sont pas datées précisément mais ne paraissent pas anté-

(20) Y et J. RIGOR, H. VERTET, Essai de classement synthétique des céramiques sigillées, *Revue archéologique du Centre*, 45-46, 1973, pp. 69-76.

(21) Y. et J. RIGOR, Les sigillées paléochrétiennes grises et orangées, *Gallia*, XXVI, 1968, pp. 177-144.

(22) Y. et J. RIGOR, en coll. avec MM. L. ALBAGNAC, J. BELOT, A. FREISES, E. MASSAL, D. ROUQUETTE et M. SOULIER, Les DS.P. de la zone littorale du département de l'Hérault, *Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques de Sète et de sa région*, IV, 1972, pp. 99-136.

(23) Y. et J. RIGOR, Les dérivées des sigillées paléochrétiennes en Espagne, *Revue d'Etudes Ligures* (Hommage à F. Benoit), 1971, Bordighera, 1973, pp. 33-68.

(24) L. ALBAGNAC, F. et M. C. VALAISON, Les tombes du chemin des Romains à Frontignan, *Revue archéologique de Narbonnaise*, 1969, pp. 133-163.

(25) G. FOUET, Céramiques estampées du IV^e siècle dans la villa de Montmaurin, *Celticum*, n° 73-75, 1961, pp. 272-285. *Id.*,

La villa gallo-romaine de Montmaurin, XX^eème supp. *Gallia*, 1969.

(26) G. DEMIANS d'ARCHIMBAUD, 1972, *op. cit.*, pp. 635-657.

(27) T. MARTIN, Contribution à l'étude de la forme Rigoir 35 en céramique estampée, *Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques de l'Aude*, 1971, pp. 139-159.

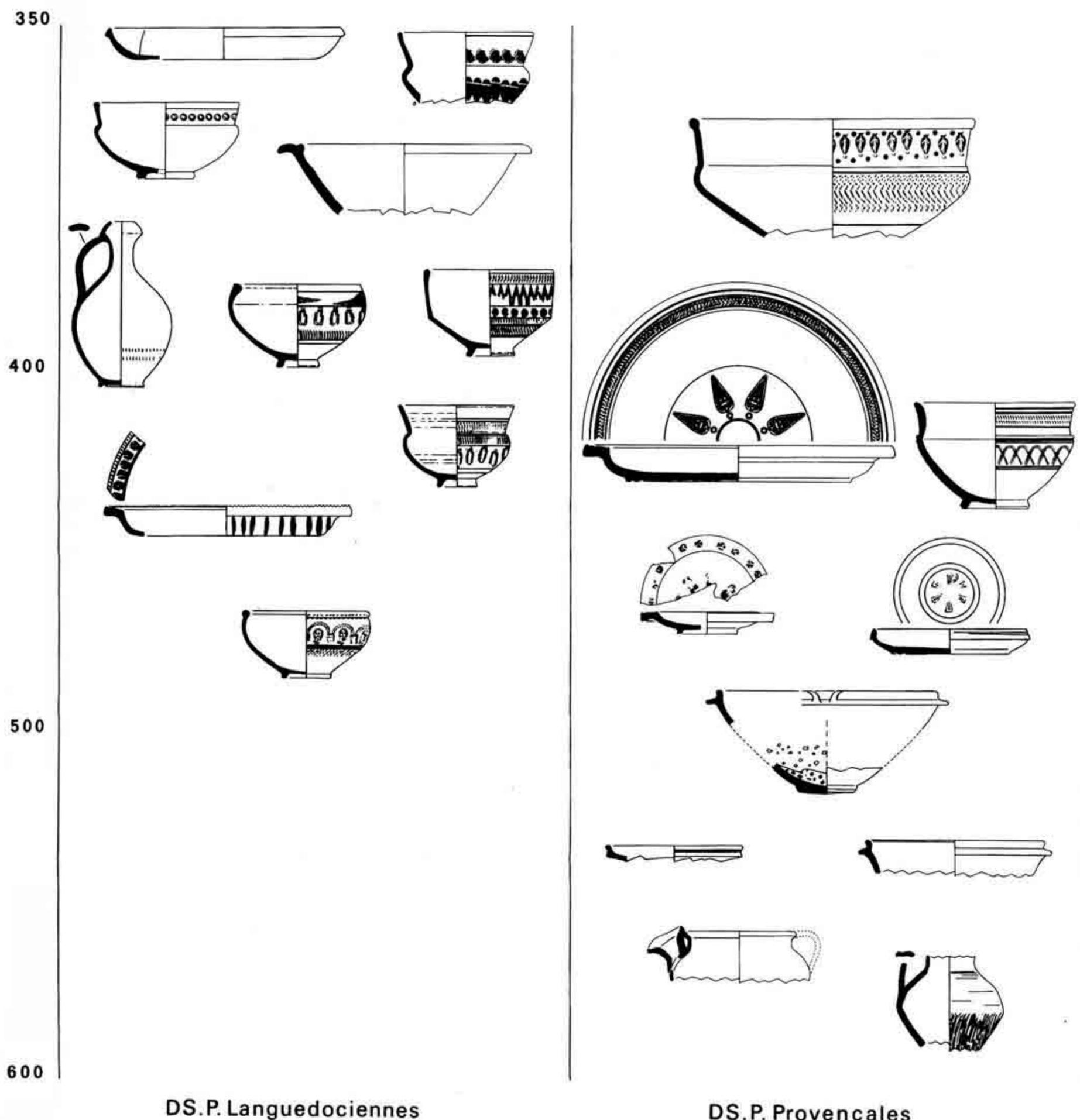
(28) E. ROTH, 1971, *op. cit.*

(29) C. RAYNAUD, Un atelier de potier du IV^e siècle à Général (Gard), *Revue archéologique de Narbonnaise*, XV, 1982, pp. 325-350.

(30) Y. SOLIER, Fouilles et Monuments en France, *Gallia*, 1979, pp. 523-524.

(31) O. et J. TAFFANEL, Cinq tombes à inhumation dans les environs de Mailhac, *Revue archéologique de Narbonnaise*, I, 1968, pp. 224-225.

(32) J. RIGOR, 1968, *op. cit.*, p. 191.



DS.P. Languedociennes

DS.P. Provençales

FIG. 8 - Evolution des céramiques estampées (DS. P.) en Languedoc et Provence (Y. et J. RIGOIR).

rieures de beaucoup à 400 (33).

Pour les DS.P. du groupe provençal, la grande période de production et de diffusion est le V^e siècle (Marseille-Saint-Blaise). Elles présentent alors un faciès classique:

- cuisson presque toujours réductrice (couleur grise), engobe adhérent. Une production particulièrement soignée (aspect métallisé) semble émaner d'un atelier proche de

Marseille (34).

- formes plus variées qu'en Languedoc: abondance des services à marli (en particulier f.1, coupelle f.2 bien attestées) et surtout des bols f.18.

- décoration plus aérée qu'en Languedoc, mais relativement soignée: palmettes, rouelles, bâtonnets, arceaux, etc. . .

- à côté de ces services de table semi-luxueux, il existe plusieurs formes à usage culinaire (f.25, f.29) de qualité moins soignée.

(33) H. ROLLAND, Fouilles de Saint-Blaise, III^eme supp. à *Gallia*, 1951. *Id.*, Fouilles de Saint-Blaise (1951-1956), VII^eme supp. à *Gallia*, 1956.

(34) M. BONIFAY, 1983 (1984), *op. cit.* p. 329.

Une évolution se fait sentir dès la fin du V^e siècle ou le début du VI^e: Marseille-Bourse (35), Marseille Saint-Victor (36), Saint-Blaise, La Gayole (37). Au VI^e siècle de notre ère, la qualité des DS.P. se dégrade:

– raréfaction des décors imprimés; ils sont parfois remplacés par des décors lissés.

– appauvrissement du répertoire des formes: disparition des assiettes f.1 et du bol f.18. Augmentation des services à usage culinaire (f.29: mortier) et des cruches. Apparition ou développement de nouvelles formes comme les *ollae*, parfois munies d'un bec tubulaire préfigurant le bec ponté du Moyen-Age (38). Des objets aux formes identiques en céramique commune grise et en DS.P. ne se distinguent plus que par une finesse plus ou moins grande de la pâte. Il est intéressant d'observer que la filiation avec les céramiques médiévales proprement dites se fait autant par la céramique commune grise qu'avec les DS.P. (pâtes et détails morphologiques). A Marseille, il n'est pas interdit de penser que cette céramique survit sous cet aspect abâtardi dans le courant du VII^e siècle.

On ne sait pas quels sont les liens que ce faciès tardif des DS.P. provençales entretient éventuellement avec les DS.P. du groupe atlantique qui ont toujours été réputées comme typiques du VI^e siècle (39). Jusqu'à présent, le groupe atlantique s'est généralement révélé plus homogène que les deux autres groupes (40), (41). L'hétérogénéité du groupe provençal provient sans doute de la multiplicité de petits ateliers artisanaux à côté des grands ateliers (ex: DS.P. du Var par rapport aux DS.P. marseillaises) (42). Mais il est encore trop tôt pour juger si cette hétérogénéité provient également d'évolutions typologiques différentes.

Contrairement à ce que l'on constate pour les T.S., aucune officine où auraient été produites les DS.P. n'a été découverte. Cependant, il est possible de localiser approximativement, par l'observation de la répartition des produits caractéristiques, certaines régions d'où seraient originaires des types précis. Trois ateliers importants ont dû fonctionner dans ces deux groupes: Marseille, Narbonne, Carcassonne (43), auxquels s'ajoutent des entreprises plus réduites qui apparaissent, par exemple dans le Haut Var (44), dans l'Hérault (45) ou dans la région d'Apt (fouilles récentes de A. Kauffmann sur la place J. Jaurès). A Gén-

(35) *Id.*, *ibid.*, p. 332.

(36) G. DEMIANS d'ARCHIMBAUD, J. M. ALLIAS, M. FIXOT, 1974, *op. cit.*

(37) G. DEMIANS d'ARCHIMBAUD, 1973, *op. cit.*

(38) M. BONIFAY, 1983, *op. cit.*

(39) C. JULIAN, *Les inscriptions romaines de Bordeaux*, II, 1890, pp. 57-62.

(40) Y. et J. RIGOR, J. F. MEFFRE, Les dérivées des sigillées paléochrétiennes du groupe atlantique, *Gallia*, 31, 1973, pp. 207-263.

(41) M. GAUTHIER, Bordeaux, la fouille de l'îlot Saint-Christoly, *Archeologia*, 158, 1981, pp. 36-39. Catalogue de l'exposition *Bordeaux-Saint Christoly. Sauvetage archéologique et histoire urbaine*, Bordeaux, 1982, 71 pages.

(42) Y. et J. RIGOR (avec la coll. de R. BOYER, C. LAGRAN, J. M. MICHEL et Y. PAUL), Dérivées des sigillées paléochrétiennes du Var, *Documents d'archéologie méridionale*, 1978, pp. 189-223.

(43) J. et Y. RIGOR (avec J. COURTIEU, C. JOURNET, J. NICLOUX, M. PASSELAC et G. RANCOULE), Dérivées des sigillées paléochrétiennes de l'Aude. Un atelier carcassonnais?, *Bull. de la société d'études scientifiques de l'Aude*, 1980, pp. 35-68.

(44) J. et Y. RIGOR, 1978, *op. cit.*, pp. 189-223.

(45) J. et Y. RIGOR, 1972, *op. cit.*, pp. 99-136.

rac (Gard), la présence probable d'un atelier de vaisselle est attestée par des moules de lampes de pâte similaire à celle des lampes (46).

M. B., J. et Y. R.

3.4. CERAMIQUES COMMUNES DU LANGUEDOC ORIENTAL (IV^e-VI^e siècle)

Lors d'un travail récent (47), nous avons proposé une classification préliminaire des céramiques de l'Antiquité tardive et du début du Haut Moyen Age, basée sur l'étude de contextes de fouille considérés, en l'état actuel des connaissances, comme homogènes et significatifs. Conjointement à l'étude des groupes et des formes, une approche quantitative micro-informatique a permis d'affiner la chronologie relative de ces documents (48 couches analysées, 15000 fragments de céramique commune étudiés).

A. Définition technologique des groupes

Avant toute considération morphologique, les caractères techniques –pâte et cuisson– ont été pris en compte afin de classer les différentes productions. Deux groupes principaux apparaissent nettement: les pâtes calcaires, tendres et claires, beige, orangé, brun ou gris (fig. 9, col. A); et les pâtes sableuses (ou siliceuses) dures, granuleuses, aux multiples variantes de couleur (fig. 9, col. b, c, d). Au sein de ce deuxième groupe, le type de dégraissant et certains traits de fabrication mettent en évidence plusieurs sous-groupes dont trois ont été retenus à cause de leur originalité qui facilite l'étude de l'évolution morphologique et quantitative. Le groupe à pâte siliceuse proprement dit (fig. 9, col. B) se distingue par son dégraissant de sable fin bien calibré où les grosses inclusions sont rares; la couleur des vases est extrêmement variable, y compris sur une même pièce, mais on peut isoler deux sous-groupes, l'un à post-cuisson réductrice, dont les tons se situent entre le gris pâle et le noir, l'autre à post-cuisson oxydante dont la couleur varie de l'orangé au brun foncé. Le deuxième groupe à pâte siliceuse comporte un dégraissant de pisolithes (grains de 0,5 à 1 mm de diamètre) et se répartit aussi en deux sous-groupes: post-cuisson oxydante (rose, orangé, brun) et réductrice (gris, noir) (fig. 9, col. C). Le troisième groupe se distingue par la médiocrité de la pâte, mal épurée et contenant un sable très micacé; les vases sont modelés ou montés au tour lent et présentent une section bicolore (brun et gris) et feuilletée (fig. 9, col. D). Les échantillons analysés par le laboratoire de M. Picon (cf. fig. 14) ont permis de tester la validité de cette classification établie de façon empirique à partir de critères visuels.

B. Etude des formes

Le tableau de synthèse (fig. 9) montre de façon schématique comment la morphologie des vases conforte la définition des groupes. Chacun possède des caractères et un répertoire propres: types de lèvres et de fonds, position et fréquence des traces d'outils. Afin de clarifier la présentation, la typologie est périodisée en demi-siècles, les dates n'ayant qu'une valeur de repère puisque aucune césu-

(46) C. RAYNAUD, 1982, *op. cit.*, pp. 323-350.

(47) C. RAYNAUD, 1984, *op. cit.*

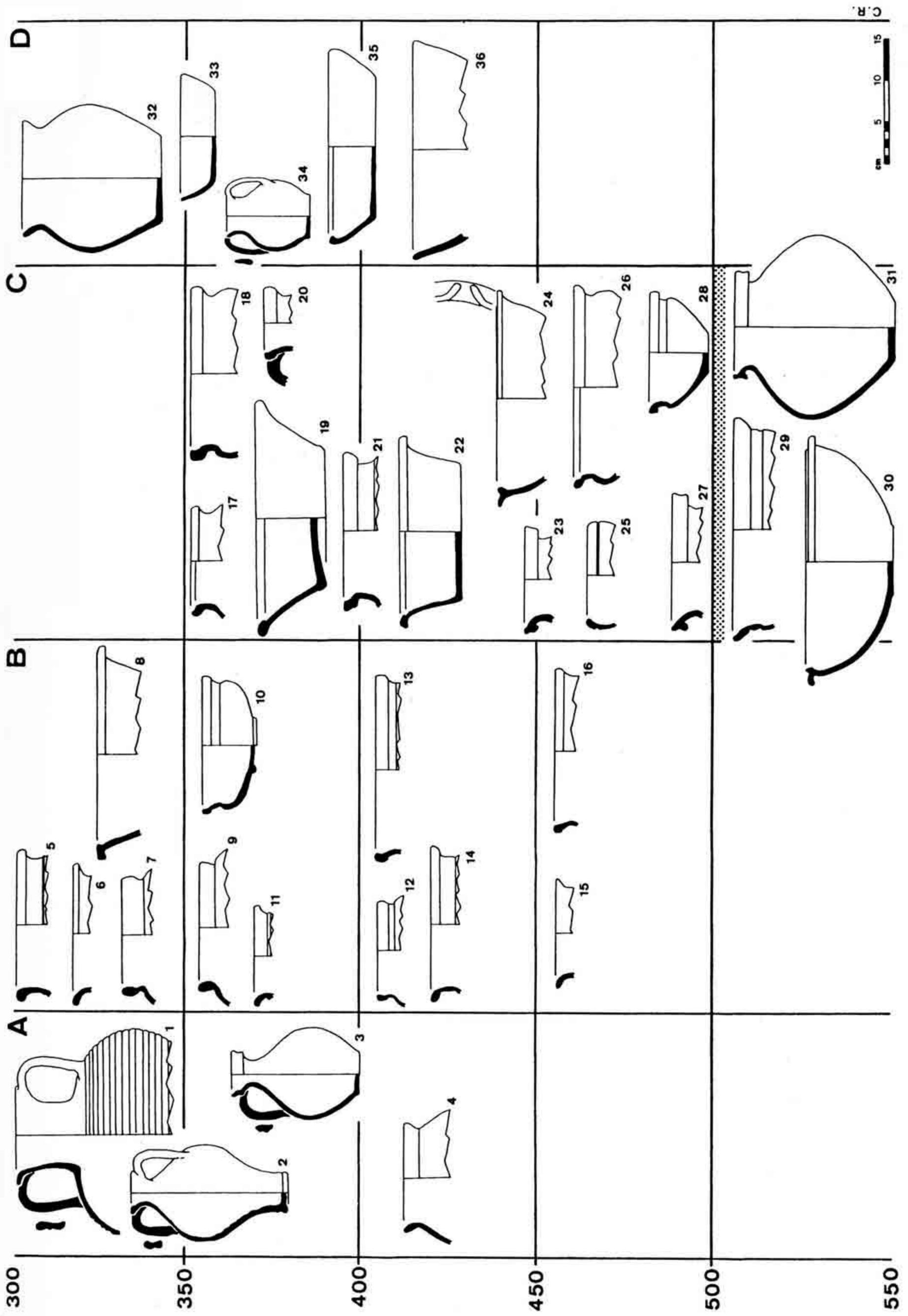


Fig. 9 - Céramiques communes du Languedoc oriental: classification typologique (IV^e-VI^e siècle) (C. RAYNAUD).

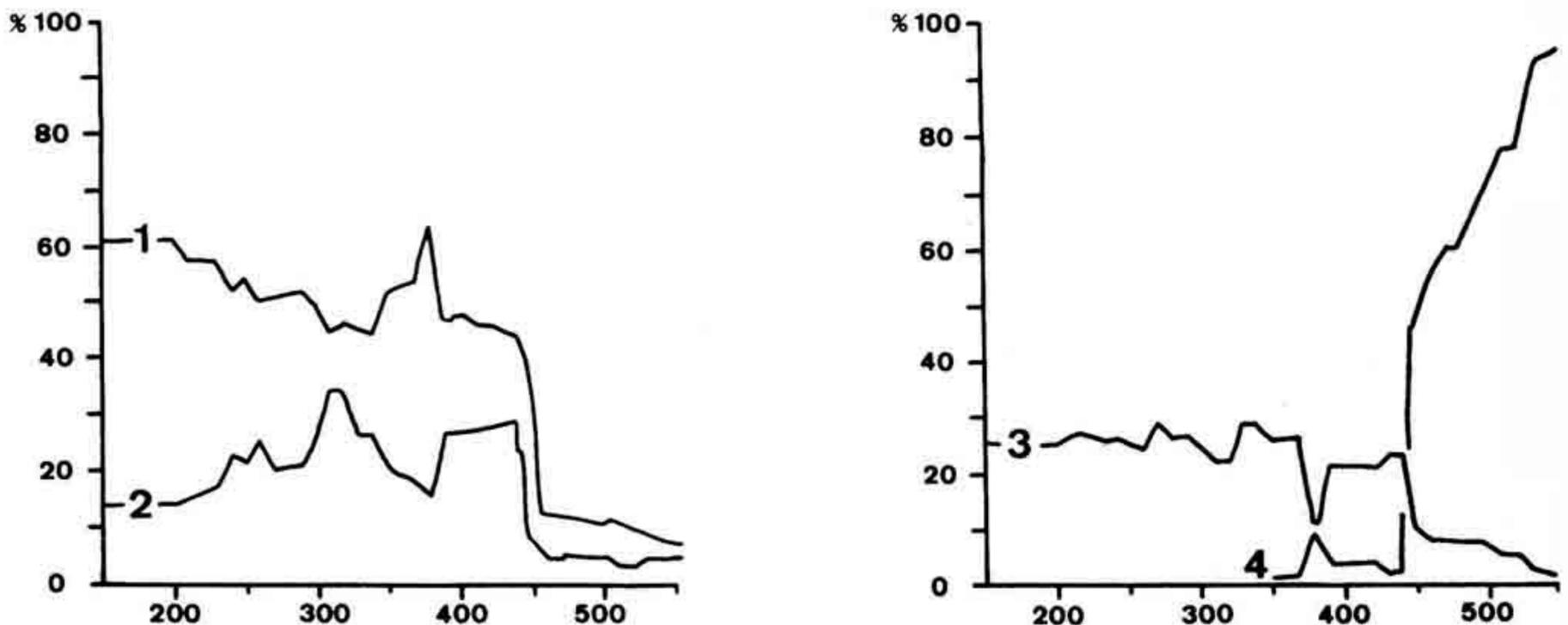


FIG. 10 — Céramiques communes du Languedoc: courbes de répartition chronologique des diverses productions (C. RAYNAUD).

re n'apparaît durant ces trois siècles de production céramique.

Le groupe à pâte calcaire est directement issue des productions du Haut-Empire. Cette céramique disparaît au cours du V^e siècle. Le groupe à pâte sableuse est beaucoup plus riche, il comporte toutes les formes du répertoire établi ci-après (fig. 11) et de nombreuses variantes. La forme A présente au IV^e siècle des bords épaissis-arrondis (n° 5), minces-divergents (n° 6 et 11) ou épaissis-verticaux (n° 7 et 9). Au V^e siècle, ces types subsistent mais se raréfient (n° 12 à 15). La forme B est munie de bords épaissis-arrondis et faiblement dégagés du col (n° 10, 13 et 16) et ne connaît aucun changement jusqu'au V^e siècle. La forme C est peu fréquente (n° 8).

Le groupe à pâte siliceuse à pisolithes, qui n'apparaît que vers le milieu du IV^e siècle mais devient prédominant à partir du V^e siècle, est lui aussi doté d'un important répertoire de formes. La forme A possède à la fin du IV^e et au V^e siècle des bords épaissis-anguleux massifs (n° 17 et 21), puis à la fin du V^e siècle des bords repliés à l'extérieur (n. 23, 27 et 31), forme prédominante au VI^e siècle. La forme B connaît une évolution similaire, bords épaissis-anguleux au début (n° 18) puis bords minces ou repliés à l'extérieur (n° 26 et 28). Au VI^e siècle, les bords s'amincissent et s'allongent encore (n° 29). La typologie des bords est évidemment celle qui cerne le mieux l'évolution de cette production, mais l'étude des fonds montre aussi un net changement, entre les fonds à bourrelet du IV^e siècle, de tradition gallo-romaine, et les fonds plats ou légèrement bombés du VI^e siècle (n° 31) qui annoncent certains caractères de la céramique du Haut Moyen-Âge.

La forme C est représentée au IV^e siècle par des plats tronconiques très évasés à lèvre massive (n° 19), au V^e siècle par des vases plutôt cylindroconiques à lèvre plus mince (n° 22), et semble disparaître durant la deuxième moitié du V^e siècle. La forme D est surtout attestée au V^e siècle et au VI^e siècle (n° 24 et 30). La forme E est pour l'instant totalement inconnue, alors que la forme F est bien représentée tout au long de la période considérée (n° 25). Le quatrième groupe, très minoritaire, n'est représenté que par deux formes: des urnes ovoïdes (n° 32 et 34) et

des plats tronconiques à bord mince ou légèrement épaissi (n° 33, 35 et 36). Cette production disparaît durant la première moitié du V^e siècle.

C. Etude quantitative

Les courbes de pourcentage des différents groupes montrent que la production est dominée par les pâtes siliceuses (fig. 10, courbes 1: post-cuisson réductrice et 2: post-cuisson oxydante) dont les deux sous-groupes ont une évolution symétrique et appartiennent probablement aux mêmes ateliers. Les pâtes grises sont majoritaires durant toute la période, mais décroissent constamment jusqu'au V^e siècle, puis disparaissent, peut-être vers le milieu de ce siècle. La céramique à pisolithes, après des débuts timides jusque vers le milieu du V^e (fig. 10 courbe n° 4), croît rapidement jusqu'à plus de 90% et s'y maintient jusqu'à la fin du VI^e siècle. la production à pâte calcaire (courbe n° 3) qui stagne depuis le III^e siècle autour de 25%, décroît rapidement vers le milieu du V^e siècle et semble disparaître. La céramique non tournée ou mal tournée est très faiblement attestée et sa courbe n'a pas été jugée significative pour être présentée.

D. Conclusion sur les céramiques du Languedoc oriental

Il est difficile de saisir l'ampleur exacte du faciès céramique mis en évidence dans cette région. Vers l'Est, le Rhône semble constituer une limite, mais le mobilier de la Provence occidentale est trop mal connu pour que l'on puisse en juger avec précision. Vers le Nord, les recherches en cours dans le sud de la Drôme et de l'Ardèche (48) montrent une nette parenté avec le faciès languedocien. Vers l'Ouest, les fouilles de la région de Sète fournissent des documents analogues.

D'une façon générale, la rareté des points de référence extérieurs à la région étudiée limite la portée de nos observations. L'autre limite de ce travail est la fragilité des datations proposées. Nous manquons encore de datations absolues et le cadre de référence proposé est surtout fondé

(48) J. C. ALCAMO, *Essai théorique sur la dénomination des poteries céramiques*, Diplôme E.H.E.S.S., dactylographié, 1982, pp. 239-258.

sur des éléments de chronologie relative.

On peut tout de même tenter de poser quelques grandes lignes de l'évolution des céramiques communes entre le IV^e et le VI^e siècle. Au début du IV^e siècle, ces productions prolongent sans changement la tradition gallo-romaine mise en place vers la fin du I^{er} siècle av. J.C. L'apparition vers le milieu du IV^e siècle d'un nouveau groupe (siliceuse à pisolithes) dont le répertoire se démarque très nettement de ses antécédents constitue un changement important mais dont on ne saisit pas encore le sens. S'agit-il de l'ouverture d'un nouvel ou de nouveaux atelier(s)? Et quelle en est la cause? Le V^e siècle est dominé par cette céramique, alors que les productions à pâte siliceuse et à pâte calcaire se raréfient et semblent même disparaître vers la fin du siècle. Au début du VI^e siècle, le groupe à pisolithes croît rapidement, et la céramique commune n'est plus représentée que par des vases à pâte grise ou noire. C'est un moment décisif dans l'évolution des céramiques, qui marque la fin des productions antiques. Le problème des ateliers que nous évoquions plus haut est évidemment lié à ces changements. Les centres de production sont malheureusement inconnus; leur taille, leur situation géographique, et plus encore leur organisation nous échappent (49).

C. R.

3.5. LA CERAMIQUE COMMUNE GRISE EN PROVENCE

L'usage des céramiques communes cuites en atmosphère réductrice s'est très nettement répandu en Provence au cours de l'Antiquité Tardive (50). Mais à l'opposé des productions contemporaines plus fines, il ne semble pas — du moins dans l'état actuel des connaissances — que l'on doive attribuer à la céramique commune grise une valeur de datation très précise, que ce soit en fonction des formes ou des proportions dans les comptages par rapport aux autres DS.P. Et cela en raison de la nature même de cette production, plus artisanale (et donc moins « commercialisée ») qu'il faut nuancer aussi en fonction de la nature des sites et des niveaux archéologiques. Néanmoins, on constate une assez grande homogénéité des formes utilisées, et les découvertes récentes ont confirmé des remarques faites lors des premières études (51). Et malgré la diversité des pâtes liée à la nature de la céramique et aux conditions de sa fabrication, diversité qui s'ajoute aux difficultés de comparaison de détail, on a pu aboutir à une proposition de typologie dans le but d'éviter aussi les problèmes du vocabulaire appliqué aux formes principales.

— *Les formes A*: les plus répandues (52). Ce sont des formes « fermées » (*ollae*, urnes, vases à feu. . .) dont quelques caractéristiques peuvent être rappelées (fig. 11):

— la hauteur est voisine du diamètre maximum de la panse,

— ce diamètre maximum est situé entre la moitié et les deux tiers de la hauteur,

— le diamètre du rebord est en général égal aux 3/4 du diamètre maximum,

— le diamètre du fond est toujours à peu près égal à la moitié de celui du rebord. Ce fond étroit est plat,

— l'angle formé par la base de la panse et l'horizontale est compris entre 40 et 50°.

— sans être exceptionnelle, la présence d'une anse est assez rare. Sa section est trapue, assez épaisse.

— *Les formes B*, encore assez fréquentes. Ce sont des formes « ouvertes » (coupes, coupelles. . .) qui ne comportent jamais d'anse.

— Le diamètre et la forme des fonds sont très comparables à ceux des formes A, à l'exception de l'angle un peu plus réduit (30°-40°),

— la hauteur est inférieure ou égale à la moitié du diamètre maximum,

— le diamètre maximum de la panse est légèrement inférieur ou égal à celui du rebord.

Outre les couvercles (*forme E*) et des vases exceptionnels (X. . .), les autres types d'objets sont peu représentés (53). *Les formes C, D et F* se retrouvent plus ou moins sur des modèles existant dans d'autres catégories de céramiques, notamment en DS.P. (54), il est parfois difficile voire impossible d'établir une distinction précise entre des pâtes communes grises et la DS.P. proprement dite. Des problèmes analogues peuvent se retrouver entre des pâtes grises et des pâtes brunes. Et le rattachement à une catégorie ou l'autre selon la finesse de la pâte ou sa couleur peut s'avérer arbitraire, voire lié à la forme des objets plutôt qu'à la pâte elle-même. Mais cette dernière remarque n'est valable que pour une faible proportion des découvertes effectuées sur un même site: il n'y a pas de problèmes lorsqu'on a affaire à de véritables séries (cf. *infra* l'exemple précis de La Gayole).

A partir de données stratigraphiques relatives ou absolues, en comparant plusieurs centaines de tessons significatifs, d'origines diverses mais provençales au sens large du terme, il a été possible de faire apparaître certains éléments d'évolution chronologique dont voici quelques exemples concernant le détail des rebords des *formes A*:

— vers le milieu du V^e siècle, les rebords sont arrondis ou carrés, mais bien individualisés, nettement plus épais (2 fois) que la panse ou l'épaule. Ces sections se retrouvent encore (très) fréquentes au milieu du VI^e siècle;

— à partir de la fin du V^e siècle, des lèvres présentent la même épaisseur que les parois du vase ou l'épaule. C'est-à-dire que la forme du rebord se trouve limitée à sa plus simple expression. La section du col est très arrondie, très molle;

— vers la fin du VI^e siècle, ces rebords simples à lèvre courte forment, en l'absence de col, un angle assez net avec le sommet de la panse.

Vers cette période apparaissent quelques exemples de rebords annonçant des sections « en poulie » ou « en bandeau »: sur des formes A mais aussi sur des formes F. Et il s'agit peut-être là d'un des éléments les plus significatifs,

(49) C. RAYNAUD, 1982, *op. cit.*

(50) Pour les productions antérieures, voir L. RIVET, La céramique culinaire micacée de la région de Fréjus (Var), *Revue archéologique de Narbonnaise*, XV, 1982, pp. 243-262.

(51) G. DEMIANS d'ARCHIMBAUD, 1972, *op. cit.*, pp. 635-637. J. P. PELLETIER, La céramique grise de Saint-Victor de Marseille, en préparation.

(52) Les formes A et B totalisent environ 80% de la céramique commune grise au V^e siècle.

(53) Les pourcentages des formes ont déjà été calculés pour certains sites: cf. ici même La Gayole.

(54) Forme C: plats; forme D: mortiers; forme F: cruches, pichets. . .

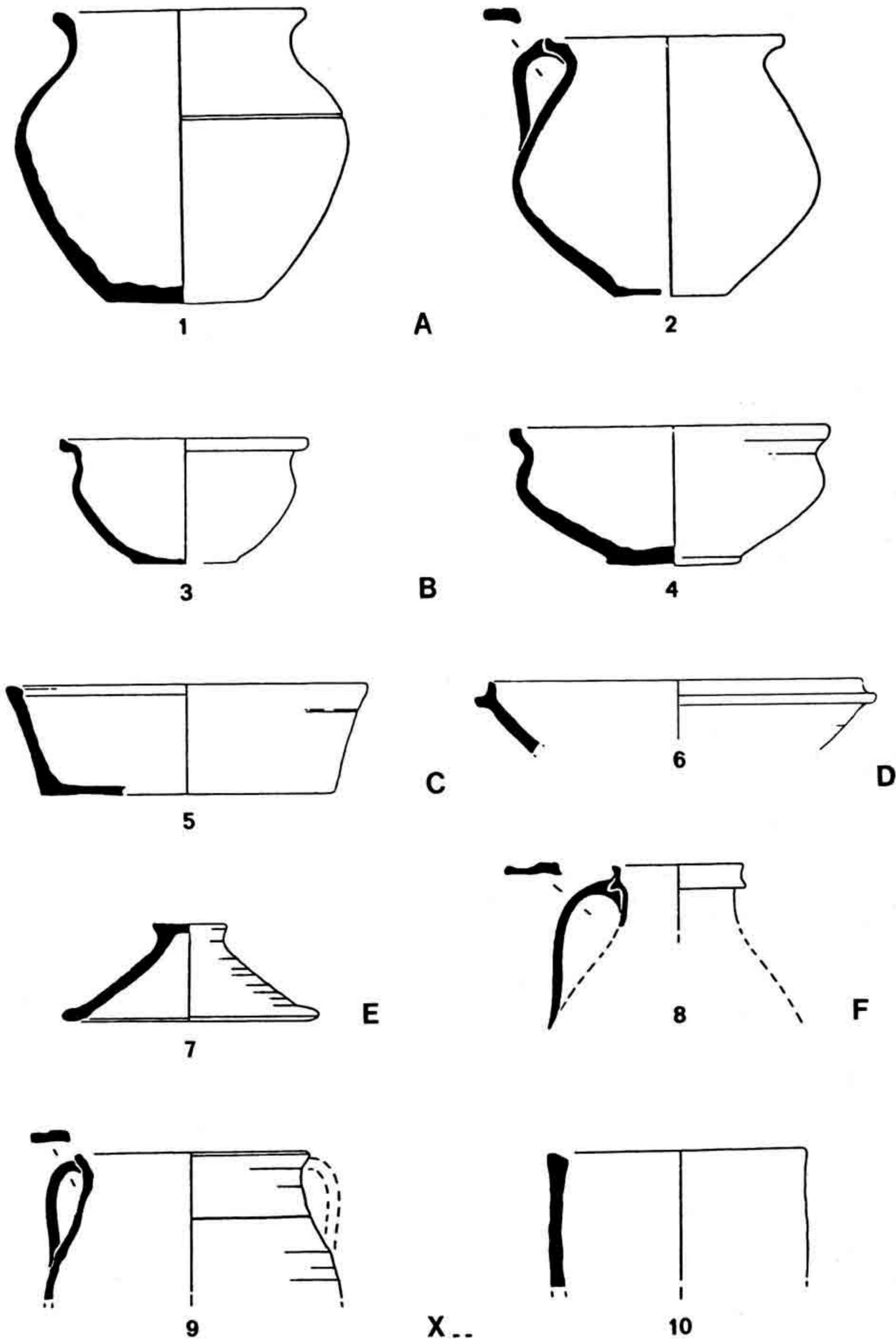


FIG. 11 - Les principaux types des céramiques communes grises en Provence 1, 2, 8, 9, 10: Marseille Bourse; 3 Marseille Saint-Victor; 4 La Gayole; 5, 6, 7 Aix Saint-Sauveur (J. P. PELLETIER).

mais qui reste encore à préciser. D'autres exemples de formes tout aussi caractéristiques et datables des VI^e au VIII^e siècle pourront peut-être mieux préciser certaines séquences. Mais s'il faut être catégorique, une comparaison très poussée entre des sites éloignés devient vite absurde en ce qui concerne la céramique grise commune (55) et des différences que l'on voudrait faire apparaître pour quelques dizaines d'années sans signification en l'absence de séries importantes et très bien datées, à plus forte raison à partir du VII^e siècle pour lequel les sites connus sont encore très rares dans nos régions.

J.-P. P.

La céramique commune grise de La Gayole

La céramique commune à pâte grise, trouvée à La Gayole (Var) en grande quantité (plus d'un millier de tessons, soit 803 en phase 3 et 323 en phase 2) offre une image régionale de la vaisselle utilisée sur un site rural du Var à la fin du V^e siècle et au début du VI^e siècle. Employée de façon majoritaire (80% par rapport aux céramiques fines importées africaines et aux D.S.P.), cette vaisselle présente des caractères spécifiques sinon originaux par la qualité de la pâte, les formes représentées et les détails morphologiques des profils. Une certaine homogénéité apparaît dans la production, où une argile siliceuse, à tendance kaolinique plus ou moins marquée, semble avoir été utilisée. Six échantillons analysés par le laboratoire de M. Picon, se répartissent dans les grappes regroupant des tessons provençaux à pâte siliceuse. Le faible nombre de tessons analysés ne permet pas à l'heure actuelle d'identifier un atelier particulier (fig. 14). De couleur gris clair à blanchâtre, parfois beige rosé, la pâte présente en surface de nombreuses alvéoles.

— *Le répertoire des formes est bien représentatif des productions contemporaines* (fig. 12). Quatre formes sont présentes: l'olla, n° 1 à 8, la coupelle n° 9 à 12, le mortier n° 13 et le couvercle n° 14-15. On note l'absence totale du plat (forme C) bien connu dans le Languedoc, et de la cruche (forme F). Dans tous les cas la forme A, l'olla, domine.

En phase 3, pour 27 vases on comptabilise 17 ollae, 4 coupelles, 3 mortiers et 3 couvercles soit respectivement 63%, 14,8%, 11,1% de l'ensemble de la vaisselle commune. En phase 2, pour 11 vases: 7 ollae et 4 mortiers soit 63% pour la forme A, contre 36,4% pour la forme D.

— Si le profil général des formes A, B, D et E reste traditionnel par rapport au répertoire provençal connu, *certaines détails morphologiques sont à noter, en particulier dans les variantes de la forme A*. Les formes globulaires sont toutes dépourvues d'anses.

En phase 3, les vases trapus, à large ouverture dominant (14 sur un total de 17), n° 1 à 15, contre 3 plus étroits (n° 6, 7). En phase 2, une olla offre une forme beaucoup plus haute et élancée (n° 8) avec une hauteur égale à la largeur maximale de la panse.

Les profils des lèvres sont variés et assez simples (n° 1 à

3). Une variante, avec un léger replat pour la pose d'un couvercle et une lèvre très fortement amincie à l'extrémité (n° 4) est particulièrement bien représentée dans la phase 3 (7 vases sur 17 présentant ce profil).

Tous les fonds des ollae sont très étroits (diamètre moyen: 7 à 8 cm) et jamais totalement plats. Ils présentent tous à leur base, un léger ressaut externe, dégageant le fond du départ de la panse. L'angle d'inclinaison de la panse est compris entre 40° et 45°.

L. V.

3.6. LA CERAMIQUE GRISE PROVENCALE AUX ENVIRONS DE L'AN MIL (fig. 13)

Si nous avons pu constater qu'il était possible de parvenir à attribuer certains fragments de poteries, avec vraisemblance, aux environs du VII^e siècle, nous n'avons, à ce jour, découvert aucun élément qui soit susceptible d'être inséré dans la période suivante: le hiatus archéologique est encore omniprésent aux VIII^e et IX^e siècles. Toutefois, à l'Est du Rhône, les recherches se sont poursuivies et amplifiées depuis le colloque de 1978 à Valbonne, et permettent de préciser un certain nombre de données avec des perspectives intéressantes: une extension de trouvailles voisines de l'An Mil vers la Provence centrale et orientale semble prometteuse. A l'Ouest du Rhône, les travaux en cours ne semblent pas contredire l'image que l'on a sur l'autre rive des premières céramiques médiévales au sens propre du terme (56).

Les caractéristiques principales en sont connues depuis la fouille de Cucuron (57), et il n'apparaît guère utile d'y revenir; pour s'en tenir à la Provence, nous n'avons alors pratiquement affaire qu'à un seul site, dont l'unique élément de datation précis était une monnaie du début du XI^e siècle. Depuis, de nouvelles fouilles géographiquement très proches sont venues non seulement confirmer cette datation, mais permettent de penser à juste titre qu'il est possible d'envisager pour certaines poteries une fabrication du X^e siècle, voire du IX^e siècle, sans que pour cela les formes utilisées présentent de grandes modifications jusqu'au XII^e siècle. Malgré un matériel très fragmentaire, le site du prieuré Saint-Symphorien de Buoux (58), à quelques kilomètres au nord de Cucuron, s'est avéré particulièrement précieux, notamment pour ce qui nous intéresse par les regroupements des critères de datation, lesquels ont conduit à envisager que certaines céramiques bien caractéristiques pouvaient être attribuées à l'époque carolingienne au sens large du terme. Des fragments identiques ont été découverts depuis en relative abondance, encore un peu plus au Nord, avec toutefois une chronologie moins fine se limitant à une antériorité au XI^e siècle, dans les fouilles de la place Jean Jaurès d'Apt (59); ils ont par contre permis de préciser la connaissance des formes les plus répandues à cette époque, les pots à fond bombé, souvent décorés par lissage, et de confirmer l'absence totale

(55) Ainsi par exemple, on constate des profils analogues dans les niveaux de la phase III à Marseille-Bourse et sur des vases carolingiens d'Ille et Vilaine. M. BONIFAY et J. P. PELLETIER, 1983, *op. cit.* L. LANGOUET, D. MOUTON et al. La poterie carolingienne de Trans (Ille et Vilaine), *Dossiers du Centre archéologique d'Alet*, n° 5, 1977. Mais des formes très comparables se retrouvent aussi dans les départements du Vaucluse ou de la Drôme.

(56) cf. Recherches entreprises par C. RAYNAUD.

(57) M. FIXOT et J. P. PELLETIER, 1983, *op. cit.*

(58) I. BARBIER et M. FIXOT, 1983, *op. cit.*

(59) J. P. PELLETIER, Etudes préliminaires dans *Bulletin de l'Association d'Histoire et d'archéologie du pays d'Apt*, 1983-1984, à paraître.

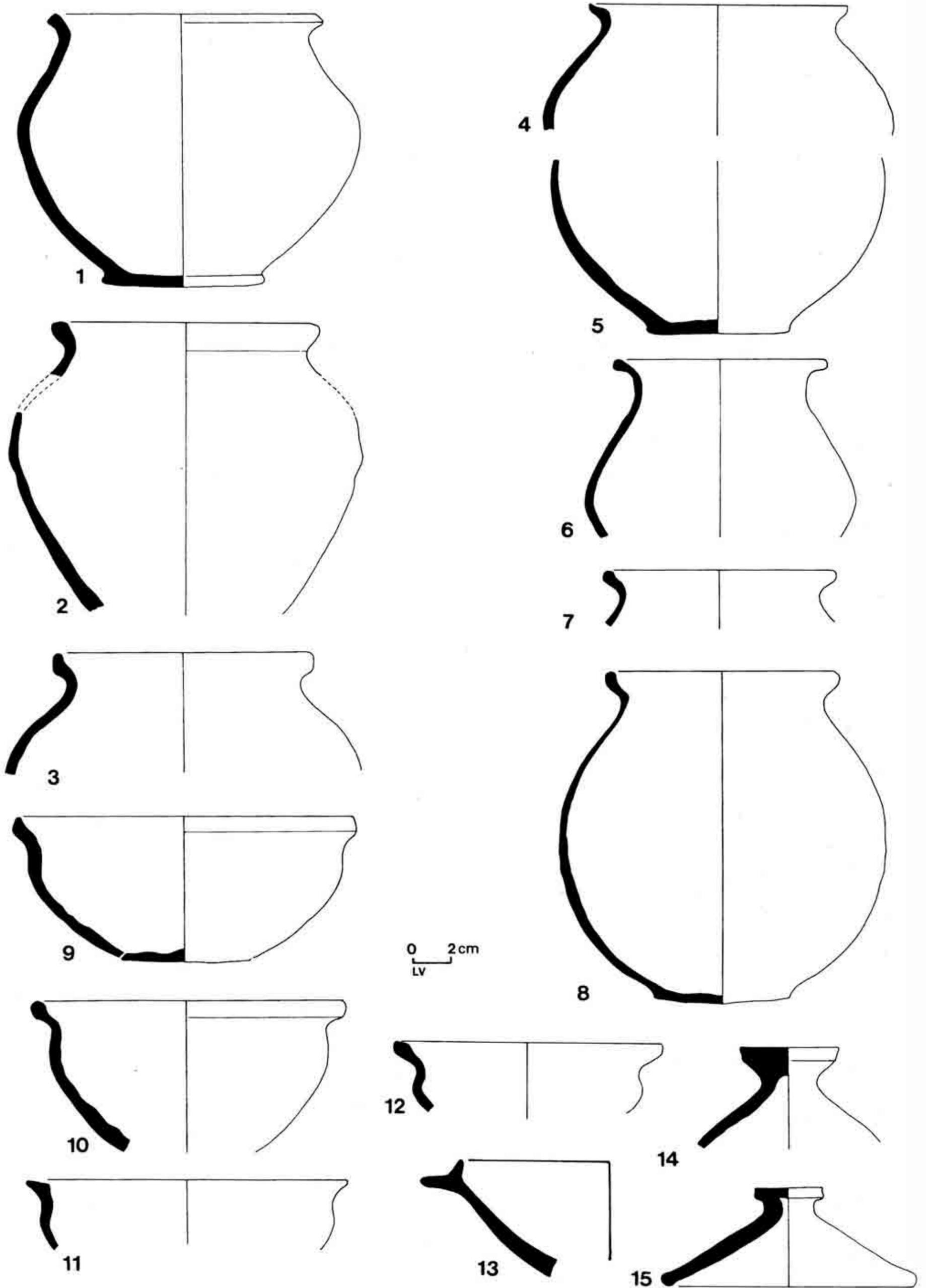


FIG. 12 - Céramiques communes grises à La Gayole (fin V^e-début VI^e siècle) (L. VALLAURI).

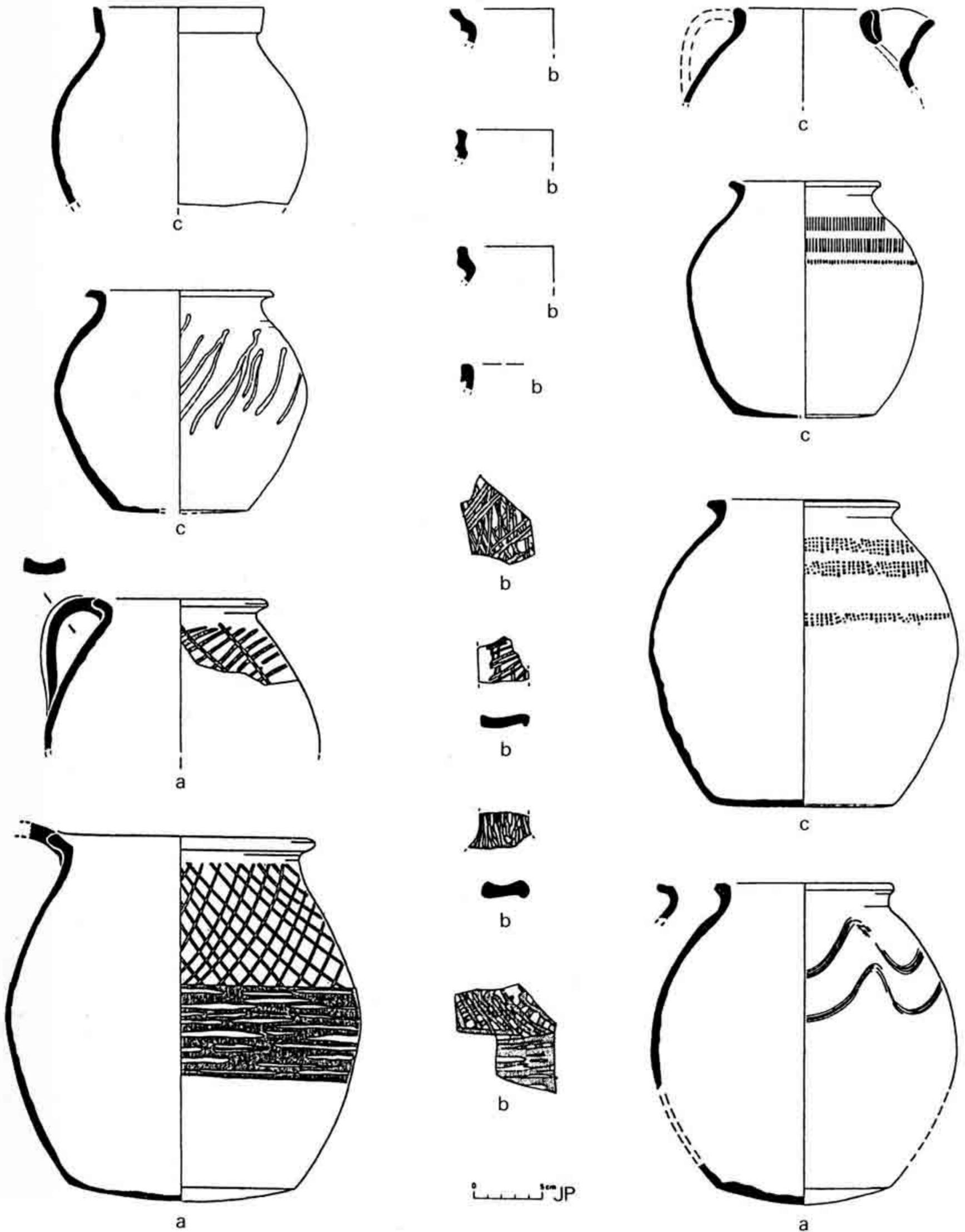


FIG. 13 – Céramiques communes grises médiévales (Xe-début XI^e siècle). a) Apt, Place Jean-Jaurès; b) Buoux, prieuré de Saint-Symphorien; c) Cucuron, le castelas (J. P. PELLETIER).

de formes « ouvertes » (plats, bols ou assiettes). Cette technique du décor par lissage se retrouve aussi à Marseille, dans des niveaux vraisemblablement contemporains (60), mais cela ne semble pas être le cas en Provence centrale ou

orientale, et la publication prochaine des sites de Cadrix, La Gayole et Fréjus (61) permettra de préciser nombre de questions encore en suspens.

(61) M. FIXOT, 1980, *op. cit.* J. P. PELLETIER, La céramique grise découverte dans les fouilles de l'ancien hôpital de Fréjus, publication en préparation.

(60) M. BONIFAY, J. P. PELLETIER, 1983, *op. cit.*



FIG. 14 – Céramiques communes du Languedoc et de Provence: dendrogramme de répartition d'après la nature des argiles (M. PICON).

On retrouvera sur la figure 13 des exemples des formes les plus répandues évoquées plus haut. Pour conclure, il est utile d'ajouter que la présence à Cucuron de céramiques glaçurées d'importation lointaine n'est plus exceptionnelle, dans un même contexte chronologique, plusieurs nouveaux cas ayant été découverts dans certains des sites évoqués (62).

J.-P. P.

* * *

Recherches de laboratoire et conclusion

L'évolution chrono-typologique ébauchée ci-dessus se double d'une évolution technologique et, plus profondément encore, de mutations dans les sources d'approvisionnement d'argile comme dans les structures d'ateliers et de commercialisation. Les recherches de laboratoire encore à peine commencées permettent de préciser quelque peu le sens de ces transformations de même qu'elles aident à la classification des productions: l'exemple des céramiques à pisolithes languedociennes réalisées d'abord en cuisson oxydante puis, plus tardivement, en cuisson réductrice (cf. *supra*, 3.4) est sur ce point éclairant. Deux points peuvent être pris plus particulièrement en considération comme le souligne Maurice Picon:

Argiles (fig. 14)

Argiles calcaires: Elles sont en voie de disparition, par suite de la disparition progressive de la vaisselle de table. Les dérivées de sigillées paléochrétiennes (D.S.P.) prolongent encore en quelques endroits une tradition de vaisselle de table en pâte calcaire, héritée de l'Antiquité.

Argiles siliceuses: Très largement majoritaires, elles n'offrent pas encore le panorama qui sera celui du Bas Moyen Âge où les argiles kaolinitiques sont presque exclusivement employées, en Provence comme en Languedoc. Ces argiles kaolinitiques deviennent cependant majoritaires, dans le courant du V^e siècle, en Languedoc oriental, mais

il ne s'agit pas des argiles qui seront très largement exploitées en Uzège, au Bas Moyen-Âge et jusqu'à l'époque moderne. En Provence occidentale le développement des argiles kaolinitiques semble se faire attendre plus longtemps. Ces argiles n'y représentent qu'un tiers des exemplaires aux V^e-VI^e siècles.

Ateliers

La dispersion élevée des caractéristiques de composition des céramiques correspond sans doute à une dispersion des centres de production. Ces ateliers ont très probablement un assez faible rayonnement, sans commune mesure avec celui des ateliers du bas moyen âge. On constate en tout cas qu'il n'existe aucun échange certain entre la Provence occidentale et le Languedoc oriental; le matériel céramique de ces deux régions forme deux ensembles entièrement séparés. À l'intérieur de ces deux domaines, des échanges sont cependant perceptibles, particulièrement en Provence occidentale où un grand nombre de sites a été étudié en laboratoire. C'est ainsi que plus de la moitié du matériel provenant de Marseille, Aix-en-Provence, Saint-Blaise aux V^e-VI^e siècles semblerait issue d'un même centre de fabrication.

Des études plus poussées devraient permettre de préciser ces phénomènes comme, peut-être, de réduire le hiatus archéologique qui subsiste encore au cœur des cinq siècles examinés. Une telle enquête ne prendra cependant tout son sens qu'étendue beaucoup plus largement, de façon comparative et si possible bien coordonnée. Si les difficultés sont réelles, l'enjeu paraît cependant justifier et même rendre prioritaire cet effort. Comment, en ces régions où la carence de la documentation historique est si grave pour ces périodes (mais est-ce tellement différent ailleurs?), résoudre autrement les incertitudes qui subsistent encore, non seulement sur les transformations des activités et de l'économie, mais même sur l'évolution du peuplement et de l'habitat? Peu de périodes offrent une plage aussi privilégiée à la recherche archéologique. À elle de trouver maintenant le temps, les méthodes et les moyens pour l'exploiter: le présent essai n'a pas d'autre but.

(62) Plus particulièrement à Cadrix, Fréjus et Marseille-Bourse.